

FRANCE FOOTBALL

N° 3 917

AVRIL 2022

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR®



BALLON D'OR
JPP, les BO
souvenirs

n° 24 711 - 9 avril 2022 - Ne peut être vendu séparément. Illustration Renaud Didierjean

L'ÉQUIPE

Supplément de



PORTRAIT
Longoria,
ses faces
cachées

RENCONTRE
Casoni-Fournier
refont le match
de la honte
de 1992

PORTFOLIO
Le Vélodrome
dans tous
ses états

100 % OLYMPIEN

HISTOIRES D'OM

Spécial Marseille

EN DIRECT SUR PRIME VIDEO

PSG – OM

**17 AVRIL
DÈS 20H00**

JOURNÉE 32

OM – OL

**1 MAI
DÈS 20H15**

JOURNÉE 35



prime video



**SEULEMENT
12,99€ PAR MOIS**

Abonnement supplémentaire, exclusivement pour les membres Amazon Prime.

Pour devenir membre Amazon Prime, voir prix et conditions sur amazon.fr/prime. Désabonnez-vous de la chaîne à tout moment. Voir conditions générales sur primevideo.com

LE SUPPLÉMENT MENSUEL
DE **L'ÉQUIPE**DIRECTION, ADMINISTRATION,
RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ
40-42, quai du Point-du-Jour
92100 Boulogne-Billancourt
T. 01 40 93 20 20
F. 01 40 93 24 92
CCP Paris 9 427 90 CPRÉSIDENTE
Aurore AmauryDIRECTEUR GÉNÉRAL,
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Laurent Prud'hommeÉDITEURS
Éric MattonRÉDACTION
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Jérôme CazadiouRÉDACTEUR EN CHEF
Pascal FerréRÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Emmanuel BojanRÉDACTION
Dave Appadoo,
Olivier Bossard,
Thomas Simon,
Théo TroudeRESPONSABLES D'ÉDITION
Isabelle Talès,
Laurent Crocis,
Olivia BlondyCRÉATION MAQUETTE
Sylvestre HovartDIRECTION ARTISTIQUE
Bertrand Lacanal, Yann Le Duc,
Pierre Wendel, Fabien van der ElstRESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Anne-Laure Vallet,
Antony Ducourneau, Virginie HadriADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE
ET FABRICATION
Bruno JeanjeanPHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'ÉquipeIMPRESSION
Newsprint, Rotocolor
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot
0.003 kg/T de papierSERVICE ABONNEMENTS
T. 01 76 49 35 35PUBLICITÉ
Amaury MediaPRÉSIDENTE
Aurore AmauryDIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin BenharratsDIRECTRICE GÉNÉRALE ADJOINTE
Christèle CampilloEXÉCUTION-PLANNING
Nadia Lanak, Ghislaine DavoustCOMMISSION PARITAIRE
N°1222K82523
ISSN02453312Ballon d'Or et France Football sont des marques
déposées. Toute reproduction est susceptible
d'entraîner des poursuites. Tous les textes et
photographies sont placés sous le copyright
France Football et Presse Sports. Toute reproduc-
tion, même partielle, est formellement interdite.

À JAMAIS

Pascal Ferré
Rédacteur en chef

On devrait toujours se souvenir de son baptême. Pour nous, c'était un 22 août 1998. Bizutage inoubliable. On y a pris perpète lors d'un Marseille-Montpellier (5-4). Soir de remontada, version glorieuse. Un Olympe de Marseille parmi tant d'autres. Bienvenue chez les fadas. Durant quelques années de suivi journalistique, on allait continuer à se familiariser avec cette folie incandescente, cette insouciance juvénile, cette outrance pas toujours maîtrisée, cette mauvaise foi coutumière, cette paranoïa malade, cet orgueil exacerbé, ce chauvinisme suranné, ces ambiances démoniaques, ces exubérances chroniques. Bref, on a appris à frayer avec ces particularismes tellement attachants. Que l'on n'échangerait avec aucune autre expérience. Car Marseille vaut tous les parcours initiatiques. On y a goûté la rudesse d'un éphémère directeur sportif qui nous recevait avec un flingue sur les genoux, les menaces vociférantes d'un coach nous promettant les pires supplices sur plusieurs générations, le merveilleux dévouement des sans-grade, la sidération en observant un caïd du "milieu" s'installer sur des tables de massage après avoir demandé au colosse Daniel Van Buyten d'attendre son tour, la pression plus souvent vomie que bue par les joueurs, le spectacle de ces drôles d'ombres derrière les vitres pas si masquantes de la Commanderie, la loufoquerie d'un président qui glissait l'achat de *Pif Gadget* dans ses notes de frais, les volutes de cigares partagées avec Robert Louis-Dreyfus à la suite d'un long repas partagé à refaire le monde du foot dans ses bureaux de la Grande-Armée, les pleurs téléphoniques de Didier Drogba en partance forcée pour Chelsea, le poil soyeux de George, le molosse dogue allemand d'Éric Gerets, les cachotteries du "cabinet noir", les lévitations du Vél', comme ce soir de dinguerie européenne face à Newcastle (demi-finale retour de la Coupe de l'UEFA, le 6 mai 2004, 2-0). Y en a qui en feraient une profession de foi pour beaucoup moins. ●

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :

● Chez votre marchand de journaux

● Par abonnement, rendez-vous sur www.lequipe.fr/go/francefootball

Sommaire

ZONE MIXTE

- 6 Instantané**
Mistral gagnant
- 8 Mon héros**
Jairzinho, marqué à vie
- 10 Cazarre**
C'est Marseille kéké!

À L'AFFICHE

- 12 Portrait**
Pablo Longoria, secrets de jeune OM
- 20 Data zone**
Tout sauf classique!
- 22 Reportage**
Apruzesse, le coup d'un soir
- 28 Portfolio**
Vélodrome, ça joue aussi à l'extérieur
- 34 Portraits**
Les "convertitis"
- 38 Rencontre**
Fournier-Casoni, les grognards rejouent le match de la honte
- 46 Reportage**
Éric Di Meo, le poil à gratter
- 52 Au tableau!**
Gérard Gili refait le OM-Benfica 1990

TEMPS ADDITIONNEL

- 60 Ville de foot**
Marseille version "Filou"
- 66 Tendances**
La cité du graff

BALLON D'OR

- 68 Sur les traces de...**
Ce ballon que JPP n'avait pas vu venir
- 74 Paroles de juré**
Michel Dubois: "Papin est un ami de la maison"
- 75 Tellement BO**
Une coupe en or
- 78 Pas trop cliché**
L'envol de l'Aigle dalmate



10
Cazarre



28
Vélodrome



38
Fournier-Casoni



60
Maoulida



68
Papin

L'ÉQUIPE

⚡ explore

exclusivité
abonnés



à découvrir
sur L'Équipe
explore

▶ documentaire

Le poids de l'or

INÉDIT

**L'Équipe explore, inclus dans l'abonnement
L'Équipe à partir de 7€99/mois**

**les créations et contenus originaux
sur le site et l'application**

L'ÉQUIPE

Offre Découverte à partir de 7,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Offre Essentiel à partir de 9,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Offre Intégrale à partir de 13,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Voir conditions complètes sur lequipe.fr



MISTRAL GAGNANT

En L1, les Marseillais ont le vent dans le dos, notamment à la suite de la victoire (4-2) décrochée par Bamba Dieng et les siens le week-end dernier à Saint-Étienne.

Photo Jeff Pachoud/AFP



JAIRZINHO, MARQUÉ À VIE

Arrivé à l'OM en rockstar en 1974, le champion du monde brésilien, 77 ans aujourd'hui, garde un souvenir vivace de son passage sur la Canebière. Par Luca Demange. Photos Pam Martins/L'Équipe

Veste de costume blanche, cravate audacieuse, pantalon patte d'éph et tignasse à la Jackson Five... Pour la discrétion, on repassera. Dans une ambiance de clip disco américain, Jairzinho a posé ses valises à Marseille le 16 octobre 1974, accueilli en grande pompe par des centaines de

supporters et de journalistes sur le tarmac de l'aéroport de Marignane.

Après un premier coup retentissant avec la signature de Paulo César au mois d'août, l'OM s'offrait pour dix-huit mois les services du premier valet du roi Pelé lors du sacre de la Seleçao à la Coupe du monde 1970. Il venait de passer treize années sous le maillot de Botafogo. Son surnom, le petit Jair, lui avait été attribué pour le distinguer de Jair da Rosa Pinto, goleador des années 1940 et 1950. "Le président marseillais de l'époque, Fernand

Méric, aimait beaucoup le football brésilien, se souvient celui qui vit désormais du côté de Rio. Ma façon de jouer aussi. J'arrivais en fin de contrat, alors tout s'est fait très rapidement. C'était un grand défi, un moment fort pour moi."

Orphelin de Josip Skoblar et Roger Magnusson, l'OM ouvre un nouveau chapitre, porté par ses nouvelles étoiles, les deux premiers champions du monde à débarquer en France. "Paulo César, c'est mon frère, raconte l'ancien ailier droit. Nous avons connu beaucoup de choses formidables ensemble, avec Botafogo et la Seleçao. Marseille me voulait ; alors, Paulo avait pris son téléphone et m'avait demandé de le rejoindre. Il est même venu ici, à Rio, pour me convaincre."

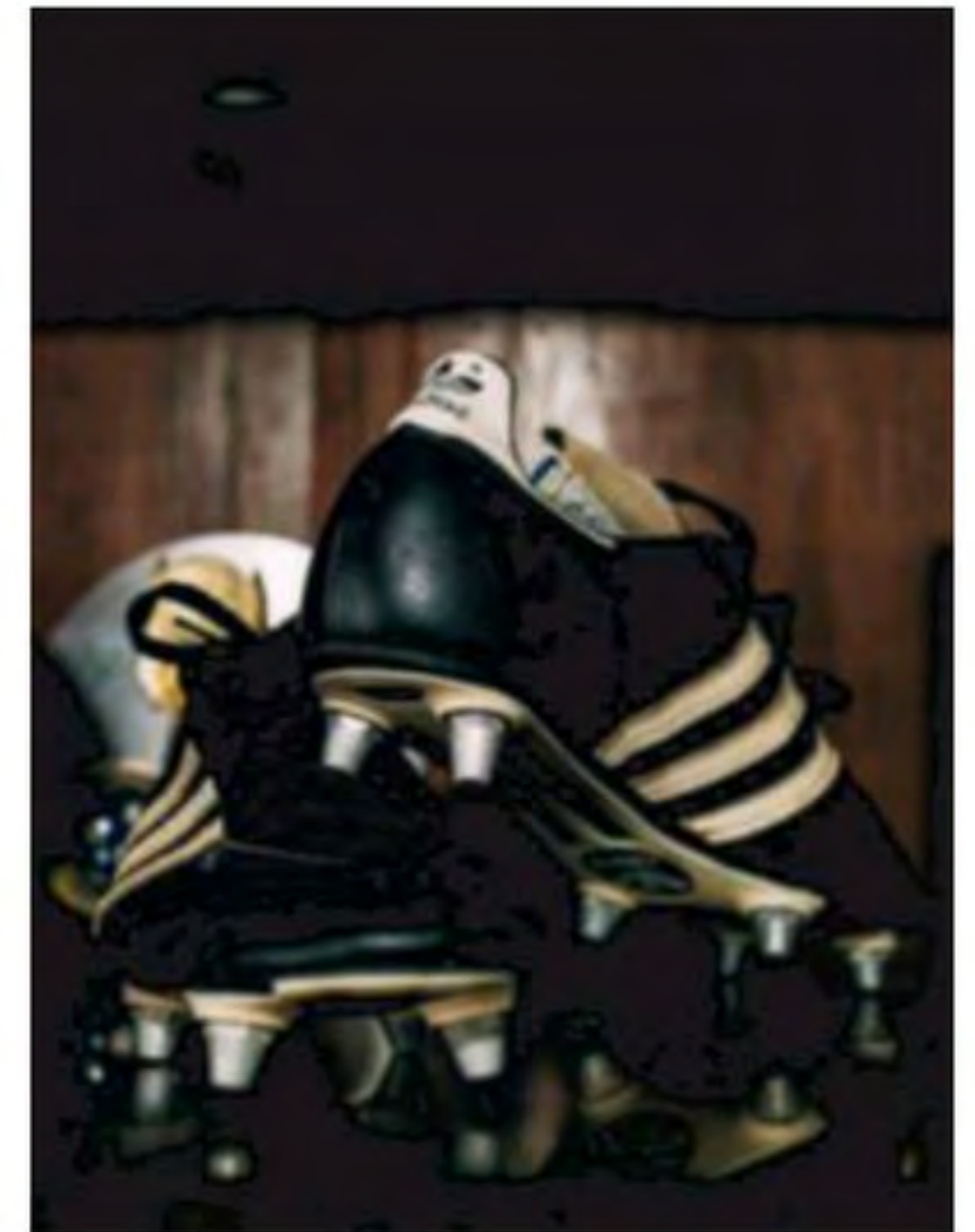
10 000 fans à son premier entraînement

À l'OM, les deux grands amis s'éclatent : "Marseille a invité ses supporters à mon premier entraînement, ils étaient plus de 10 000 !, s'exclame Jairzinho. La proximité avec le public m'a donné une confiance totale." La paire d'attaquants n'a pas tardé à procurer des frissons au stade. Aligné le vendredi qui suit son arrivée, le 18 octobre 1974, Jairzinho débloque son compteur face à Monaco (4-1) ; Paulo César inscrit un doublé. "Nous étions vraiment très complémentaires. Nous avons été champions du monde ensemble, raconte le Brésilien. Je connaissais par cœur son jeu, ses qualités et ses défauts. Nous nous trouvions les yeux fermés. C'était facile pour nous de jouer notre meilleur foot à Marseille."

En bon vivant installé en plein cœur de la cité phocéenne, Jairzinho séduit. Douzième la saison précédente, l'OM retrouve des couleurs avec la muraille Marius Trésor-Victor Zvunka derrière, son duo auriverde devant. Un coup de mou en fin de saison laissera toutefois Saint-Étienne, "la meilleure équipe française à l'époque", filer vers le titre. En Coupe de France, le parcours des Marseillais s'arrête en quarts face au PSG (2-2, 2-0). Celui de Jair aussi. À la fin du match retour, le 13 mai 1975 au Parc des Princes, une bagarre générale éclate. Jairzinho est accusé d'une agression sur un arbitre de touche par le Groupement du football professionnel (l'ex-LFP), qui le suspend un an (plus un avec sursis). Quarante-sept ans plus tard, le Brésilien reste évasif sur sa sortie ratée : "Je ne comprends pas ce qu'il s'est passé. Le public n'a pas vu, la télévision n'a pas montré d'images. C'est dommage que ça se soit déroulé ainsi... Je ne pouvais pas continuer à jouer en France. J'étais triste parce que Marseille était comme ma deuxième ville. L'OM reste ma seconde équipe de cœur." Juste après Botafogo. ●



Avec son compatriote Paulo César, Jairzinho a fait se pâmer les supporters marseillais. En seulement sept mois, d'octobre 1974 à mai 1975, le champion du monde 1970 aux côtés du roi Pelé a rejoint la légende des grands joueurs ayant porté le maillot de l'OM.





LE "BOXE TO BOXE" DE JULIEN CAZARRE

C'EST MARSEILLE KÉKÉ!

Quand on est un Parisien arrogant, méprisant et hautain, enfin, quand on est parisien, l'évocation de la côte phocéenne suffit à vous réveiller en sueur avec des visions de montagnes de poubelles transformées en monstres vivants dirigés par des rats machiavéliques qui veulent envahir la planète (j'avais prévenu: "Quand on est parisien."). Attention je ne parle pas du Parisien du V^e arrondissement, vivant dans un loft, mais qui va régulièrement chez des potes habitant dans le quartier du Panier parce qu'ils ont délocalisé leur start-up où ils écoutent du Jul en buvant des virgin mojitos. Non, je parle du Parisien pur jus qui n'aime personne d'autre que lui. Je fais bien entendu partie de cette sorte d'individus.

Ce qui est étrange, c'est que j'ai beau savoir que la rivalité OM-PSG a été fabriquée par Tapie et Denisot, je n'arrive pas à avoir une once de recul sur la chose. Ça a marché sur moi comme la haine du shampoing chez les rastas.

Je ne peux pas les blairer. C'est comme ça! J'ai aucun recul, je vous dis. Une fois qu'on a fait ce constat, peut-être est-il temps de se poser la vraie question: est-ce que je les déteste? Ou est-ce que

La rivalité OM-PSG a marché sur moi comme la haine du shampoing chez les rastas

j'aime les détester? Pour répondre à cette énigme philosophique, revenons à la genèse de ce sentiment: la période Tapie. Dans les

années 1990, forts de plusieurs saisons d'humiliation où le club parisien servait gentiment de paillason à l'ogre olympien, je vécus comme mes congénères la descente en L2 des Marseillais comme une jouissance que l'obtention du deuxième titre du PSG ne pouvait égaler. Ah, quelle joie de les voir se morfondre dans des matches contre Charleville et Louhans-Cuiseaux! Sans ces tricheurs, nous, les gentils, allions gagner plein de titres. La réalité sera cruelle. Les deux saisons qui ont vu l'OM se bagarrer à l'étage inférieur

ont permis à des gamins nantais et à la bande de Guy Roux de rafler la mise, au nez et à la barbe de Ginola, Weah, Rai et Djorkaeff.

Il faudra attendre l'arrivée des milliardaires à turban pour goû-

ter à nouveau au titre. Comment a-t-on fait pour garder la foi? La réponse est simple: les victoires face à l'OM. L'OM était la bouée d'oxygène durant ces longues années Colony Capital. Les buts de Pauleta hurlés par Denis Balbir faisaient plus frissonner que toutes les Coupes de la Ligue gagnées par Zlatan et Cavani. Le but de Dhorasoo, le doublé de Boskovic, et même le tackle de Sylvain Armand sur Fiorèse au Parc des Princes avaient plus de virtuosité que tous les dribbles de Neymar. Pour toutes ces raisons, que le dieu du foot protège l'OM. Que son feu soit grand, qu'il embrase le stade, la ville, la France entière... Pour qu'avec un sourire narquois, on vienne l'éteindre en chantant "plus jamais les premiers". ●

L'ÉQUIPE
DE GREG

DIFFUSEUR OFFICIEL

de débats enthousiastes

DIFFUSEUR OFFICIEL

de fous rires

DIFFUSEUR OFFICIEL

de chroniqueurs passionnés

du lundi au vendredi à 17h15

la chaîne

L'ÉQUIPE



SECRETS DE JEUNE OM

PABLO
LONGORIA

Arrivé à la présidence de l'OM à 33 ans, l'Espagnol détonne par sa précocité, sa trajectoire professionnelle et ses méthodes d'acharné.

Par
Olivier Bossard,
à Marseille

Paul Baysse aperçoit enfin Pablo Longoria. Blessé, forfait, mais présent pour assister à la rencontre du soir (0-1), le 7 janvier, le défenseur bordelais veut profiter du moment pour remercier le président de l'Olympique de Marseille de son attention. Six mois plus tôt, Baysse a reçu une lettre manuscrite de sa part, après sa grave blessure au genou gauche. "C'est une règle instaurée par Pablo, explique un salarié de l'OM. Il veut que nous soyons en veille au cas où un joueur se blesse, doive faire face à un coup dur ou autre chose de négatif. Peu importe qui, le Championnat ou la nationalité, Pablo souhaite envoyer un petit quelque chose à tout le monde."

Sans arrière-pensée. Longoria fait dans la bienveillance gratos. L'exemple Paul Baysse parle de lui-même. "Il se demandait si le président allait le reconnaître, explique un témoin de la scène. Il s'est approché doucement, lui a tapé sur l'épaule et s'est présenté à lui. Pablo s'est retourné et lui a fait un grand sourire. Il lui a demandé s'il allait mieux et il a enchaîné sur leur passion commune, le surf. Il a commencé à lui dire qu'il surfait aux mêmes endroits que lui. Paul Baysse hallucinait complètement qu'il sache tout ça sur lui."

Calée à côté, la garde rapprochée du boss de l'OM ne bronche pas. La scène ressemble à beaucoup d'autres. Aucun joueur, ou presque, n'a de secret pour lui. En novembre, il croise Charles Kaboré, venu assister en touriste à la rencontre

contre Metz (0-0) au Vélodrome. L'ancien milieu marseillais (2007-2013) se présente, convaincu que Longoria n'a jamais entendu parler de lui. Raté. "Bien sûr que je te connais, Charles ! Depuis la Coupe d'Afrique U20 au Congo-Brazzaville (en 2007)..." Le joueur du Dynamo Moscou reste sans voix, ne se souvient même plus des matches et des actions dont parle le patron olympien. "J'aime ça, sourit l'intéressé. Toutes les semaines, je regarde les joueurs et les jeunes qui démarrent. Partout. S'il y en a un que je ne connais pas, j'ai la curiosité de savoir qui il est. C'est ma passion, je la vis à fond."

Cinq paraboles, quatre magnétoscopes

L'amour pour le jeu et les joueurs ramène, ici, dans le modeste appartement familial de la banlieue d'Oviedo, dans le nord de l'Espagne. Le papa bosse dans l'informatique, traîne le fiston aux matches du club local et du Sporting Gijon. La maman est gardienne, que ce soit à la prison du coin ou face à son fils unique. Dans la chambre, des posters des équipes de Liga décorent les murs. À chaque début de saison, Pablo Longoria envoie une lettre à toutes les formations d'Espagne pour leur demander une photo du nouvel effectif.

"Je crois qu'il a toujours aimé ça, c'est dans ses gènes depuis qu'il existe, sourit Begona Longoria, la maman. Il me mettait des coups de pied tout petit, c'était peut-être déjà ça ! (Rires.) À 1 an et demi, il avait le maillot de la Seleçao. À 2 ou 3 ans, il ...



La passion pour le foot est née dans l'esprit
de Pablo Longoria dès sa plus tendre
enfance, passée dans le nord de l'Espagne.

L’histoire du football n’a aucun secret pour le jeune Pablo qui voue une admiration au Milan de Sacchi des années 1990.



... regardait déjà les matches à la télé. Il était accro à ça. Le week-end, du vendredi soir au dimanche, il passait son temps à suivre des rencontres. Et pas que le football espagnol.”

Pablo Longoria aime l’AC Milan de Sacchi et admire le Monténégrien Savicevic. À l’école, il débarque avec des cartes de Serie A quand ses amis échangent celles de Liga. Dans sa chambre, il passe des heures à jouer à *PC Calcio*, version italienne de *PC Futbol*, sorte de *Football Manager*. “La version espagnole était trop simple, précise-t-il. Je préférais construire des équipes italiennes. Et il y avait une *data base* avec des anecdotes sur tous les joueurs, je voulais tout connaître.”

À 8 ans, les équipes transalpines et leurs schémas n’ont déjà plus aucun secret pour lui. “Nous l’écoutions parler des matches, des footballeurs, des équipes, sourit Pedro Iriondo, directeur de la stratégie à l’OM et ami du boss depuis la maternelle. Il nous parlait des champion-

nats étrangers, portait à l’école son maillot de l’AC Milan. Nous ne connaissions pas vraiment ; lui savait déjà tout. Quand il m’invitait, j’étais toujours surpris du nombre de cassettes vidéo qu’il avait.”

Cinq paraboles recouvrent le balcon de la chambre et du salon pour capter les chaînes du monde entier. “Je les gérais avec différents signaux pour recevoir tous les matches”, se souvient Longoria. Quatre magnétoscopes tournent du soir au matin pour enregistrer les rencontres danoises, serbes, brésiliennes, etc., sans exception de championnats ou de compétitions. Il n’a alors qu’une douzaine d’années. “Il regardait du foot vingt-quatre heures sur vingt-quatre et n’était jamais lassé, explique encore sa maman. J’allais le voir : « Sors un peu, il faut que t’aïlles prendre l’air. » Mais il enregistrerait ses trucs, il faisait ses fiches. Il en avait plus de 1000 ! Il savait tout sur tout, connaissait tous les joueurs étrangers...” À la maison, le quotidien n’est pourtant pas toujours sim-

“À 2 ou 3 ans déjà, il regardait les matches à la télé. Pas qu’espagnols. Il était accro à ça”

Begona Longoria, sa mère

ple. “Nous n’avions vraiment pas beaucoup d’argent”, témoigne Pablo Longoria. Pas de voiture pour se déplacer, peu d’occasions de sorties pour limiter les frais. Mais la maman donne sans compter.

Sept cassettes tous les deux jours

“Ça coûtait de l’argent, confirme-t-elle. Je lui demandais : « De combien de cassettes as-tu besoin ? » Il me répondait : « Ça va dépendre des matches que je regarde, peut-être six ou sept tous les deux jours... » Je les lui achetais, convaincue de faire quelque chose de bien pour le rendre heureux et son futur. Si c’était ça, sa passion, je me devais de l’accompagner...” Une grosse blessure au tibia-péroné l’empêche de se rêver un avenir de foot-

Gravement blessé au tibia-péroné, l’Espagnol n’a jamais pu envisager devenir joueur. Qu’à cela ne tienne, il rêve d’organigramme de club.



Le débrouillard prend l’habitude de débarquer dans les hôtels où logent les plus importantes équipes d’Espagne, comme l’Athletic Bilbao.



Pablo Longoria

35 ans. Né le 9 juin 1986, à Oviedo (Espagne). Président de l’Olympique de Marseille.

Parcours

Recruteur à Newcastle (2007-2008) et à l’Atalanta Bergame (2010-2013). Responsable du recrutement à Huelva (2009-2010), Sassuolo (2013-2015) et à la Juventus (2015-2018). Directeur sportif à Valence (2018-2019) et Marseille (2020-2021).

balleur. Mais le jeune Longoria s’imagine depuis toujours dans l’organigramme d’un club. “De toute façon, j’étais très mauvais sur le terrain! (*Rires.*) On me disait que j’avais le cerveau, pas les jambes.”

Sans rire. À 13 ans, il occupe la première place d’un quiz foot organisé sur le net à travers tout le pays. Avec l’autorisation parentale, il monte un site internet sur lequel il développe son expertise à propos des meilleurs jeunes. Sous le pseudo Longo, il dissèque les plus grands espoirs aux quatre coins de la planète. “Je faisais aussi des chroniques de matches. S’il y avait un type de 16 ans qui débutait à l’Étoile Rouge ou au Partizan de Belgrade, j’écrivais sur lui. Je voulais toujours savoir qui allait être le prochain bon jeune. Je devais être le seul sur la Toile à le connaître.” La qualité de son boulot lui offre même le droit de

prendre le micro sur Radio Marca. Chaque saison, le magazine *World Soccer* sort sa liste des 100 meilleurs jeunes à suivre. Un autre défi. “Je me disais que je devais faire mieux qu’eux. J’écrivais mes listes pour être en compétition avec la revue. (*Sourire.*)” Peut-être même déjà avec certains agents.

Un “OVNI” détenant un “don”

Pendant son temps libre, il aime débarquer dans les hôtels qui accueillent les meilleures équipes d’Espagne avant un match. “Pablo nous faisait rire, explique un autre ami d’enfance. Il allait là-bas et parlait aux joueurs. Il leur racontait leur vie, sortait des détails sur eux quand il les croisait. Ensuite, il allait voir les directeurs sportifs, les entraîneurs ou les présidents pour leur conseiller des footballeurs, leur dire sur

quels jeunes miser. C’était Pablo.” L’avenir de l’Espagnol n’a jamais fait aucun doute. “Je n’aurais rien fait d’autre que travailler dans le football”, explique-t-il. Ses proches ne disent pas autre chose. “Pablo savait qu’il serait dans ce milieu, explique son ami Anton Meana, journaliste pour la Cadena SER, l’une des plus grandes stations de radio d’Espagne. Il a toujours eu un don pour ça. C’est un OVNI. Avec son regard, il est capable de repérer un joueur que personne ne verra. C’est le meilleur pour ça. Il était fait pour ce métier.”

De sa chambre, il écrit aux plus grands clubs d’Europe pour provoquer son destin. “J’analyse alors leur équipe et je leur recommande des joueurs”, se rappelle Longoria. Et il profite du courrier pour proposer ses services. Quatre clubs prennent le temps de lui répondre. L’Olympiakos lui renvoie un dossier accompagné d’un mot: “Merci pour votre analyse de notre équipe. Voici la nôtre.” Le Bayer Leverkusen lui demande une cassette sur l’un ●●●

De sa chambre, il écrit aux grands clubs pour provoquer son destin



Sa réussite précoce a suscité la jalousie dans l'Espagne de son enfance. Il la quitte donc, pour l'Italie d'abord, et les clubs de Bergame et Sassuolo, afin de réussir.

Dans la foulée, le chercheur d'or Longoria (en bas à gauche, à Huelva, à 23 ans), a parcouru le monde entier, notamment l'Égypte et ses pyramides.

Mû par un profond désir d'apprendre, presque obsessionnel, le dirigeant a étudié cinq langues pour échanger avec le moindre quidam tâtant du ballon. Lors du confinement, il s'est farci des séries allemandes à la pelle...



Alex Martin/L'Équipe - DR - El Mundo Huelva - Christophe Negre/L'Équipe - Nicolas Vallauri/La Provence/MaxPPP



Depuis plus d’un siècle et Paul Le Cesne, l’Olympique de Marseille n’avait pas été présidé par quelqu’un d’aussi jeune.

“Si vous voulez gagner de l’argent, regardez ça !”

Pablo Longoria,
âgé de 18 ans, à un agent

dépensé de l’argent pour que je puisse y aller. Elle s’est vraiment beaucoup sacrifiée. C’était la première fois que je prenais l’avion, que je voyais un match à l’étranger. Un souvenir très fort. Et puis, c’était Marseille...” Un signe, forcément.

Le jeune Pablo aime les sciences sociales mais n’a pas les moyens d’étudier dans la capitale. Alors, à 18 ans, il débarque dans le bureau de l’agent asturien Eugenio Botas. Il dépose un dossier détaillé avec une dizaine de jeunes joueurs prometteurs et lâche cette phrase, au culot : “Si vous voulez gagner de l’argent, regardez ça !” L’agent rappelle deux jours plus tard. Le début d’une nouvelle vie.

Un premier salaire de 400 euros

“Il n’y avait pas grand-chose sur son CV mais il l’a senti très motivé et calé, raconte un témoin de l’époque. Il le voyait aller très loin et a voulu lui donner sa chance.” Longoria touche alors 400 euros pour analyser des matches et fournir des rapports sur les gros potentiels. Son boulot impressionne. Eugenio Botas souffle vite son nom à... Newcastle, autre signe du destin, pour qui il enchaîne les comptes rendus. Mais l’Espagnol défie encore le temps, trop pressé, pour revenir en Espagne, quatre mois plus tard. “Je devais faire des cassettes à l’entraîneur de Huelva, Marcelino. Ça s’est transformé en : « Il faut monter une équipe. Quels défenseurs, milieux et attaquants ? »” Longoria n’a que 20 ans, lance sa carrière avec l’arrivée du Français Florent Sinama-Pongolle, sa première recrue officielle, en 2006.

“Pablo a parcouru le monde, dit encore sa maman. Quand il a commencé dans ce petit milieu, il disait parfois qu’il devait partir en urgence : « Je dois aller au Congo, en Égypte ou à Marseille. » Il arrivait le matin, repartait à midi. Il appelait : « Je suis à Madrid, je dois prendre un avion. » Alors, j’ai fini par lui préparer une petite valise que je mettais devant la porte,

avec des affaires, au cas où. Au moins, c’était prêt.”

Mais cette réussite expresse suscite les jalousies au pays. “Je sentais que les gens voulaient que je parte, raconte-t-il. J’étais le jeune qui pouvait prendre de la place dans le foot espagnol. On me le faisait ressentir. La vie m’avait toujours souri, je pensais que tout était facile. J’ai donc voulu partir d’Espagne pour recommencer de zéro. Me reconstruire dans un pays où je ne parlais pas la langue.” Disparaître pour mieux ressusciter. En Italie. Son rêve d’enfant. Pablo Longoria passe par l’Atalanta Bergame, où “il impressionne les dirigeants par ses connaissances” (Beppe Corti, chef scout du club), puis Sassuolo et la Juve, qu’il aime appeler “l’université”. Il découvre encore un peu plus le monde des transferts et les coulisses du métier. “Il travaillait sans jamais s’arrêter, explique un agent qui l’a côtoyé à cette époque. Le matin, quand vous commenciez votre journée, lui avait déjà regardé des matches, lu ses mails et toute la presse internationale. Il travaillait du matin au soir.”

Il profite de ses voyages pour apprendre cinq langues : l’italien, le français, l’anglais, l’allemand et le portugais. “Pour réussir, je devais en parler le plus possible. En Italie, j’avais tout mis dans la langue du pays. Mon GPS, mon téléphone, mon ordinateur, tout. J’ai fait pareil pour le français, l’anglais... Pendant la pandémie, je suis resté seul pendant deux mois. J’ai passé mon confinement en allemand. À la télé, j’ai regardé *Babylon Berlin*, *Dark*, toutes les séries allemandes, j’ai étudié tous les jours. C’est comme si j’avais passé mon confinement à Düsseldorf.”

Après Angers, il file à Milan

Plus jeune scout européen de l’histoire, Pablo Longoria devient aussi, six mois après avoir été nommé directeur du football, le plus jeune président de l’OM (34 ans) depuis plus d’un siècle et ...

À 20 ans, Sinama-Pongolle comme première recrue

... des joueurs conseillés. Le PSV Eindhoven : “C’était très intéressant, merci. Nous n’avons pas de travail à te proposer mais tu es quelqu’un de passionné. Au plaisir de te connaître un jour.” C’est Newcastle qui se montre le plus intéressé. Et intéressant. Le club anglais renvoie un rapport type de *scouting*, donne des conseils précieux pour les rédiger. “J’allais à la boîte aux lettres tous les jours. J’étais si heureux quand je recevais une réponse, un poster, une lettre...”

En 2004, il écrit à l’UEFA, demande une accréditation pour une finale européenne. Permission accordée grâce à la qualité de son blog. Même sans carte de presse. “J’avais le choix entre la finale de Ligue des champions Monaco-Porto (0-3, à *Gelsenkirchen*) ou celle de la Coupe de l’UEFA Valence-Marseille (2-0, à *Göteborg*). Le calcul économique a été rapide. Le club espagnol organisait des déplacements pour ses supporters. C’était mieux pour moi, même si ma maman a encore



Le trentenaire considère le club de la Juventus Turin, où il est passé entre 2015 et 2018, comme une “université”.

••• Paul Le Cesne. “Il est devenu le putain de président de l’OM après ce parcours fou, souffle encore son ami Meana. Vous imaginez ? Quand il m’a appelé pour me le dire, je lui ai dit : « Quoi ? Comme Florentino Pérez ou Joan Laporta ? » Netflix fera une série sur lui, c’est sûr.” Avant d’accepter le poste, il demande à deux personnes si la fonction risquait de le changer. “S’ils m’avaient dit oui, je ne l’aurais pas pris.” Il n’a pas changé. Paroles de proches. Avant chaque match, il veille jusqu’à 2-3 heures pour voir des rencontres. Après le succès contre Angers, en février (5-2), il file à Milan pour le derby, le lendemain. En novembre, il

cherche un avion pour la finale de la Libertadores Palmeiras-Flamengo, avant de se raviser, vu son emploi du temps chargé.

“Pablo ne s’arrête jamais, souffle encore Pedro Iriondo. Parfois, pour faire un golf ou du surf, mais c’est rare. Il a une capacité de travail énorme. Pourtant, il m’impressionne encore. À Marseille, vous devez aussi gérer la ville. Il a su aller au-delà du sportif pour parfaitement s’adapter.” Quelques mois après son arrivée, Longoria rencontre Bernard Tapie à Paris, prend des conseils, échange avec d’anciens joueurs, demande à chaque fois : “Quelles étaient l’âme et la personnalité du club quand il gagnait dans les années 1990 ?” Très vite, le nouveau boss olympien fait le tour des bureaux à la Commanderie, interroge les salariés. “Il posait des questions à tout le monde, déclare un employé de l’OM. Il nous expliquait que ce projet nous appartenait. Il a su nous emmener avec lui.” “Il aime la culture foot, les villes, l’histoire, les derbys, dit encore Iriondo. Il s’intéresse à



tout ce qu’il se passe autour de l’institution. L’autre fois, il a croisé Ravanelli (à l’OM de 1997 à 1999), à qui il a aussi posé des questions sur les recettes de l’époque. Il veut tout savoir. Il pense tout le temps à l’institution. Pour lui, c’est primordial.”

Fan de Buenos Aires et Montevideo, l’Espagnol se reconnaît d’emblée dans la cité phocéenne. “J’aime la mixité. Cette ville me ressemble. Je l’adore. Cette aventure à Marseille, c’est l’aventure de ma vie. Pour la première fois, je ne pense pas au futur. Je sais déjà que je ne travaillerai

“Ce parcours de fou... Netflix fera une série sur lui, c’est sûr”

Anton Meana, un de ses amis



L'Asturien évolue dans la cité phocéenne comme un poisson dans l'eau. Il y retrouve des airs de Buenos Aires et Montevideo.



“Après deux jours de vacances, j’ai envie de travailler”

Pablo Longoria

halluciné, rigole un témoin. Il avait pourtant dit qu’il pouvait être excessif. Pablo est tellement passionné qu’il peut exploser sur son siège et hurler si l’OM marque.”

Et, à l’inverse, broyer du noir en cas de défaite. “Il ne faut pas me parler dans ces moments-là. À Lyon (1-2, le 1^{er} février), pendant le trajet retour, je n’ai parlé à personne. Je me sentais principal responsable de tout ça. Le sentiment de la défaite est le pire pour moi. Et je suis pareil avec nos jeunes ou nos féminines. Je déteste ça.” À la fête de fin d’année du club, le président a encore du mal à sourire. Quelques jours plus tôt, son équipe avait concédé un nul à domicile contre Reims (1-1). “Quand je perds, je ne sors pas de la maison, par respect pour les supporters. Je me dis que je n’ai pas le droit de m’amuser quand je sais que les gens sont dans la merde.” Sur les bus de l’OM, il fait même enlever “Fina-

liste de la Coupe de l’UEFA”. Impensable pour lui. “Pablo est un passionné. Il a ses méthodes bien à lui”, poursuit un ami d’enfance. Pareil avec le recrutement. L’Asturien peut passer plusieurs mois à étudier la personnalité d’un joueur, interroger ses proches ou le suivre dans la rue avant de l’engager. Pour faire venir Saliba, il débarque chez lui en juin. Sans prévenir. “Je voulais voir son environnement. Je dois tout connaître du joueur pour l’intégrer. Tout est important.”

À Marseille, il aime la Corniche, se baigner, mais n’a plus coupé depuis un moment. “C’est presque impossible de partir en vacances. Après deux jours, j’ai envie de travailler...” Quitte à sacrifier le privé. Il vit seul, reçoit parfois la visite de proches. “Je sais que c’est dur pour eux. Mais j’ai une chose dans ma vie, c’est le travail, le foot. Je n’y renoncerai jamais. Et je suis la personne la plus heureuse du monde, à l’OM.” Paul Baysse ne sera pas le dernier à recevoir un courrier. ● O. B.

jamais à la tête d’un autre club. Je me sens à la maison. J’imaginai le club parfait ainsi. Les sensations sont si fortes ici.”

Il débarque à l’improviste chez Saliba

Son nouveau statut ne change pas ses réflexes et habitudes. “Nous avons un groupe WhatsApp avec les copains, souffle Meana. Il envoie souvent des blagues. Il est très drôle.” Avant chaque match, il prévient le président adverse qu’un but peut le rendre barjot. “À Montpellier (victoire 3-2, 1^{re} journée, le 8 août 2021), ils ont

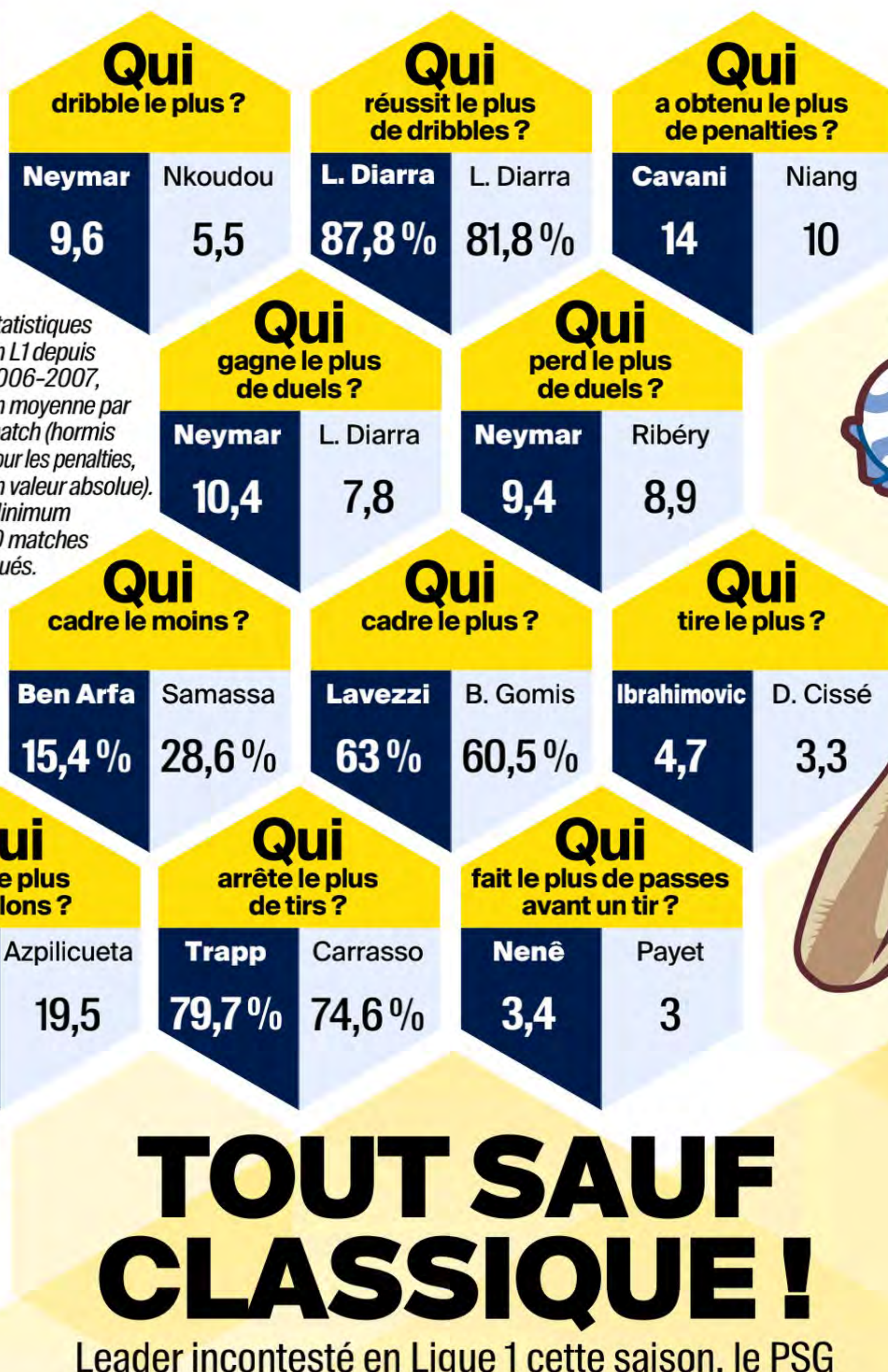
DES HÉROS ET DES CANCRES INATTENDUS

Paris-SG Marseille

Les joueurs qui sortent du lot à Paris et Marseille lors des quinze dernières années ne sont pas toujours ceux auxquels on s'attend. Plongée statistique étonnante dans les coulisses contemporaines du PSG et de l'OM.

Faites ce quiz avec vos amis, les résultats les surprendront. Qui aurait pensé que Baky Koné est le centreur marseillais le plus précis (et Lavezzi le tireur parisien le plus adroit !), Ribéry celui qui perd le plus de duels, Mandanda le gardien avec le moins bon pourcentage d'arrêts ? Côté parisien, Neymar est de très loin celui qui tente le plus de dribbles (9,6 contre... 5,8 pour le 2^e, Mbappé). Il est aussi le joueur du PSG qui laisse échapper le plus de ballons et, en proportion, celui qui gagne et perd le plus de duels ! Quant à Lassana Diarra, il réussit l'exploit de remporter des domaines statistiques sous les deux maillots. C'est parti pour 22 questions (et réponses) croustillantes.

Statistiques en L1 depuis 2006-2007, en moyenne par match (hormis pour les penalties, en valeur absolue). Minimum 10 matches joués.



TOUT SAUF CLASSIQUE !

Leader incontesté en Ligue 1 cette saison, le PSG s'apprête à recevoir l'OM, le 17 avril. Entre les deux clubs, qui s'affrontent pour la 102^e fois de leur histoire, la rivalité se mesure sur le terrain mais aussi dans les lignes statistiques.

Statistiques arrêtées au 1^{er} avril.

Luca Demange et Emmanuel Bojan (avec Opta et N. T.)
Infographie Arnaud Varatges et Philippe Escoffier.

DI MARIA PASSE MIEUX LES PLATS

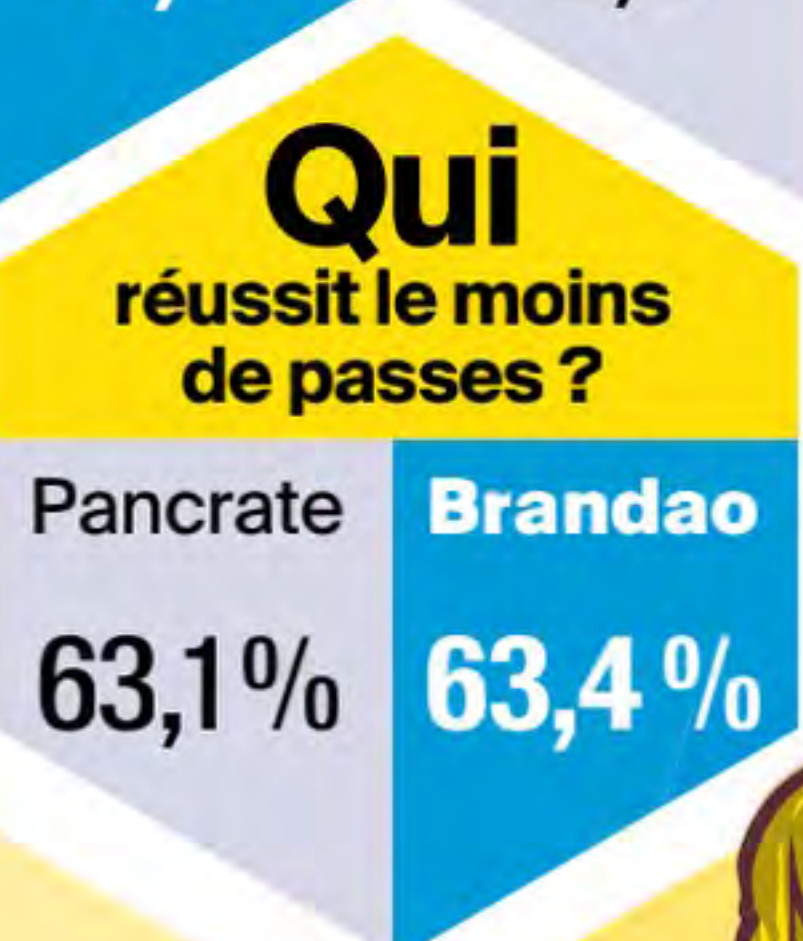
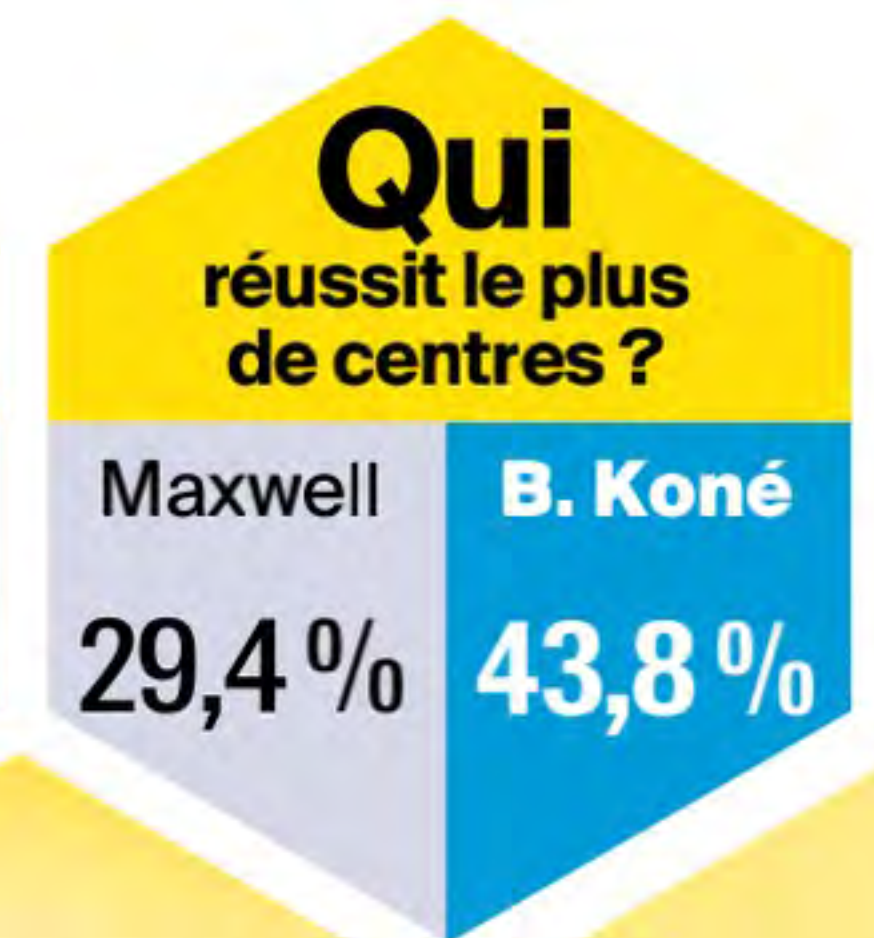
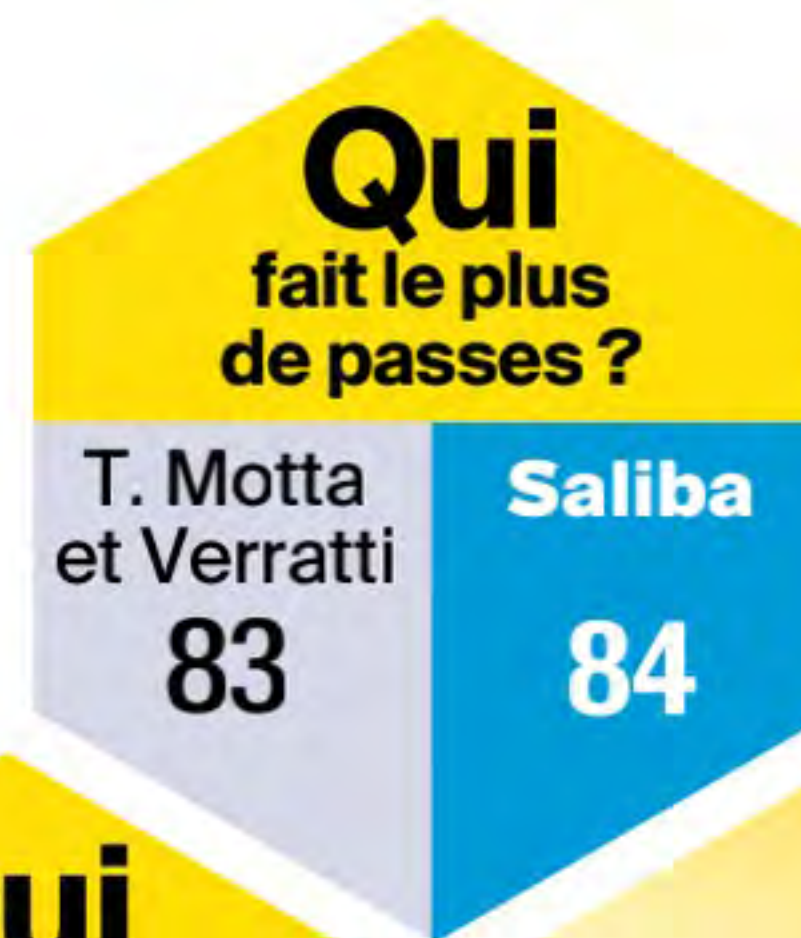
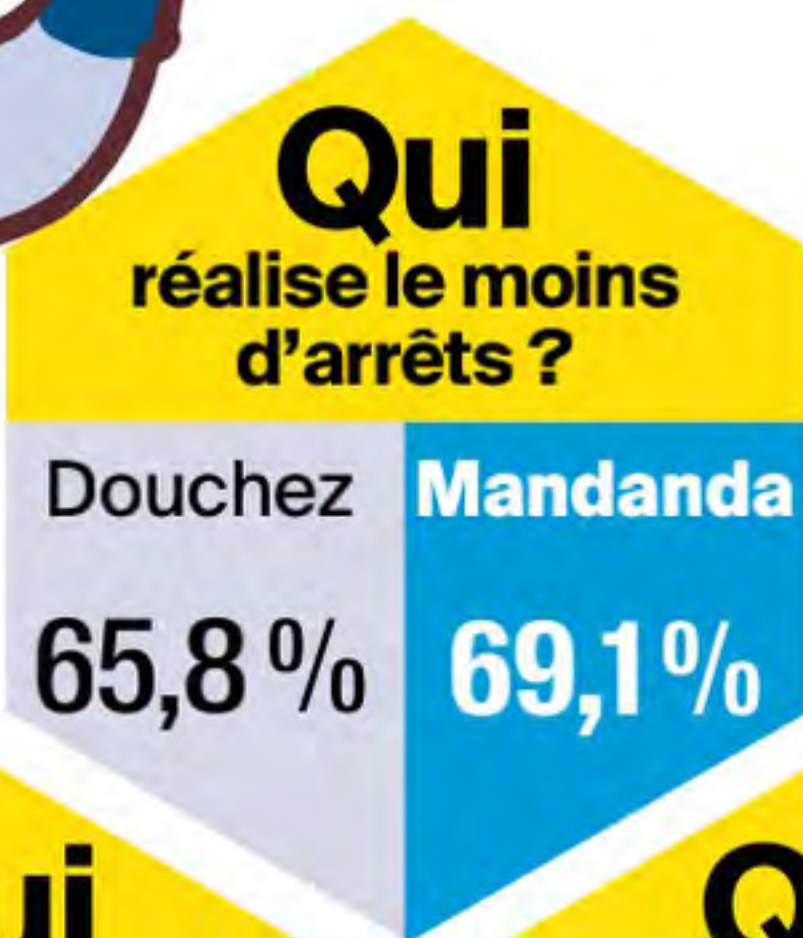
Meilleurs passeurs sur une saison de Ligue 1 depuis 2006-2007.

PASSES DÉCISIVES	
1 Di Maria (2015-2016)	18
2 Payet (2014-2015)	16
3 Di Maria (2019-2020*)	14
4 Neymar (2017-2018)	13
- Ibrahimovic (2015-2016)	13
6 Ménez (2011-2012)	12
- Valbuena (2012-2013)	12
- Sanson (2016-2017)	12
9 Di Maria (2018-2019)	11
- L. Gonzalez (2009-2010)	11

*Saison arrêtée en mars

12 / 12

L'OM (Andersson X2, Skoblar X3, Papin X5, Boksic, Niang) et le PSG (Bianchi X2, Pauleta X2, Ibrahimovic X3, Cavani X2, Mbappé X3) comptent autant de lauréats du titre de meilleur buteur sur une saison de D1 ou L1. Le plus prolifique demeure le Croate Josip Skoblar. Personne n'a fait mieux en Première Division française que ses 44 buts inscrits pour Marseille en 1970-1971.



MARSEILLE A LE PLUS FIDÈLE
Top 3 des joueurs qui ont disputé le plus de matches dans chaque camp.

	PSG	Nombre de matches	OM
		601	S. Mandanda
		452	R. Scotti
	J.-M. Pilorget	435	
	S. Armand	380	
	M. Verratti	371	
		342	F. Bracci

HISTORIQUEMENT, PARIS MARQUE PLUS DE POINTS...

PSG (1822 matches)		OM (1671 matches)
2,05	Points/match à domicile	2,04
1,34	Points/match à l'extérieur	1,24
1,59	Buts marqués par match	1,48
1,07	Buts encaissés par match	1,12

... SES MEILLEURS ENTRAÎNEURS AUSSI

	Points par match	
2,37	Thomas Tuchel et Unai Emery	2,07
	Lucien Leduc	

Le match arrêté et gagné par Paris sur tapis vert en décembre 1990 est pris en compte. En Ligue 1 depuis 1971-1972.

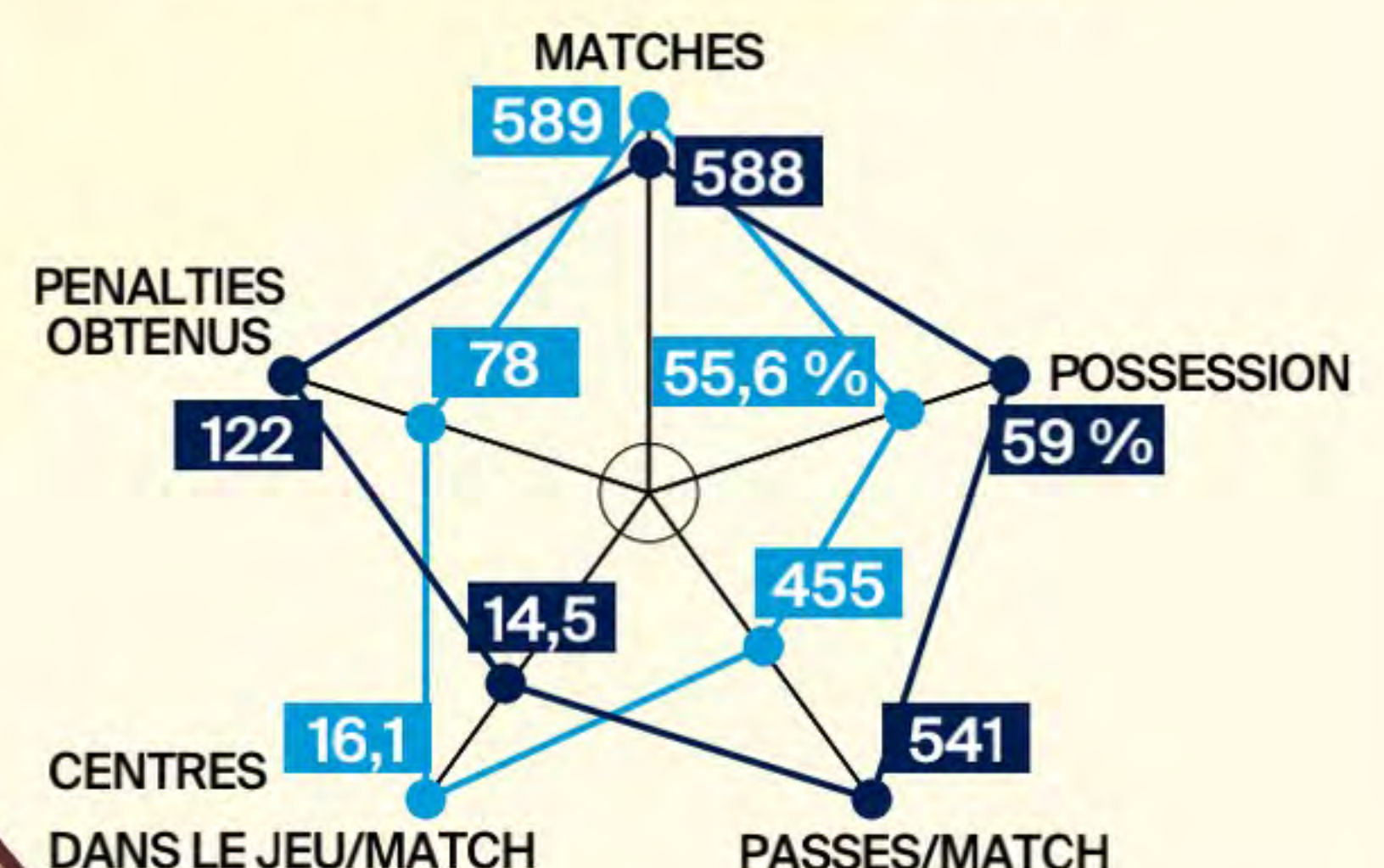
COUPE DU MONDE ET BALLON D'OR, QUASI KIF-KIF

5	CHAMPIONS DU MONDE SOUS LE MAILLOT DU CLUB (Rai 1994, Ronaldinho 2002, Areola, Kimpembe et Mbappé 2018).	5	CHAMPIONS DU MONDE SOUS LE MAILLOT DU CLUB (Dugarry et Blanc 1998, Mandanda, Rami et Thauvin 2018).
15	CHAMPIONS DU MONDE PASSÉS PAR LE CLUB (+ Camargo 1970, Ardiles 1978, Leonardo 1994, Lama et Djorkaeff 1998, Vampeta 2002, Buffon 2006, Draxler 2014 et Matuidi 2018).	16	CHAMPIONS DU MONDE PASSÉS PAR LE CLUB (+ Jairzinho 1970, Paulo César 1970, Völler, Köpke 1990, Pirès, Barthez, Desailly, Lizarazu, Leboeuf, Deschamps et Boghossian 1998).

17	JOUEURS NOMMÉS AU BALLON D'OR SOUS LE MAILLOT DU CLUB (pour 29 nominations au total)	13	JOUEURS NOMMÉS AU BALLON D'OR SOUS LE MAILLOT DU CLUB (pour 21 nominations au total)
-----------	---	-----------	---

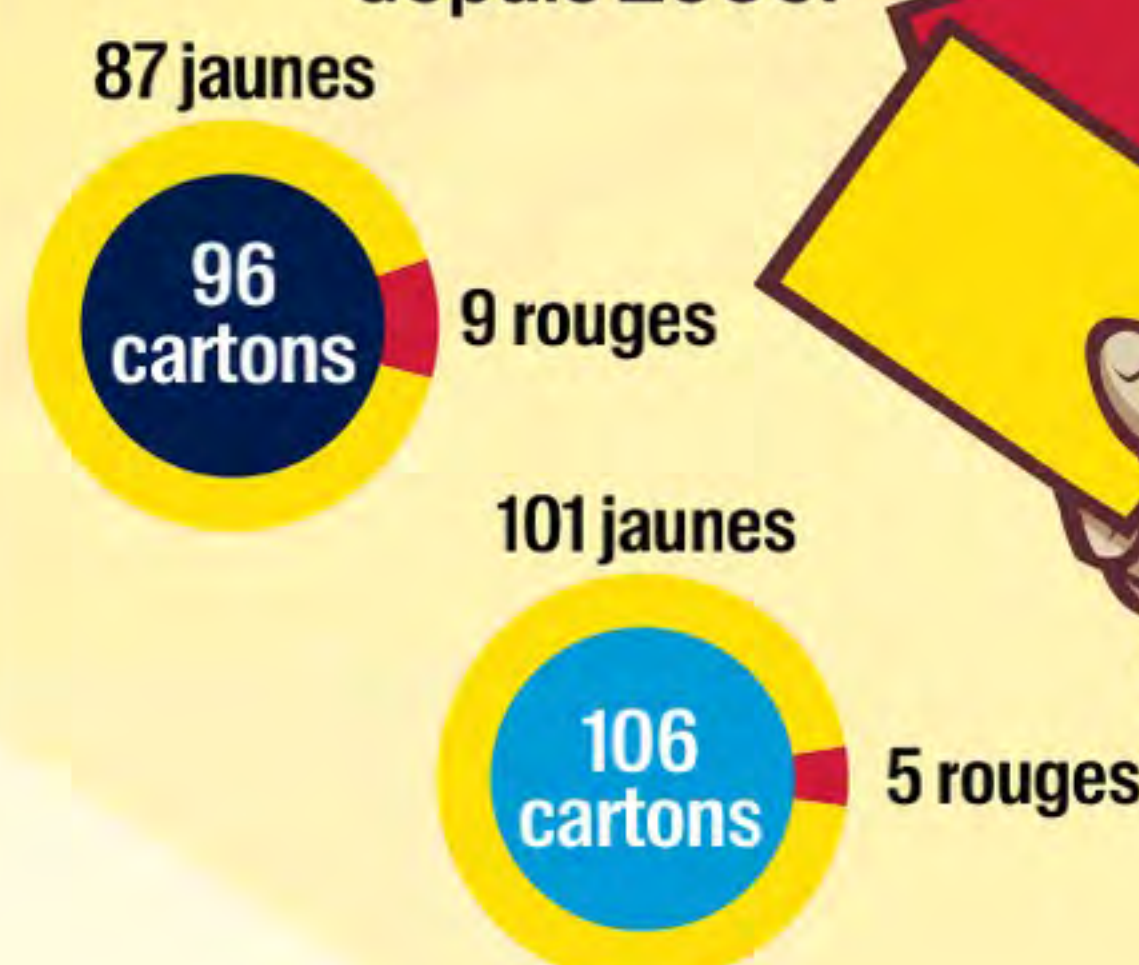
LA POSSESSION POUR LE PSG, LES CENTRES POUR L'OM

En Ligue 1 depuis 2006-2007.



À CHACUN SES CARTONS

Affrontements PSG-OM depuis 2000.





Fabrice Apruzesse, alias “Chou”, replonge dans ses souvenirs en compagnie de ses deux filles, Luna (à droite) et Elena.

“CHOU” LE COUP D’UN SOIR



Il y a bientôt dix ans, Fabrice Apruzesse, footballeur amateur est entré dans l’histoire olympienne en disputant quelques minutes en pro. *FF* l’a retrouvé.

Par
Jean-Marie Lanoë,
à Marseille

Photos
Christophe Negrel/L’Équipe

Samedi 17 novembre 2012, veille de match. L’OM d’Élie Baup vient défier les Girondins. Au *Pullman Bordeaux Lac*, devant ses coéquipiers hilares, Fabrice Apruzesse ne coupe pas au bizutage par la chanson. Il a choisi *Luna* de Soprano, qui est aussi le prénom de sa première fille, née deux mois auparavant : “Mon petit zèbre est un voyou/Elle ne suit aucun troupeau”... Et puis, il se plante. “J’étais paumé, raconte-t-il. J’ai perdu les paroles, ça rigolait, j’étais mal ! Ce furent les trente secon-

des les plus longues de ma vie ! Alors, je me suis souvenu d’un titre que chantait Laurent Abergel (*un de ses jeunes coéquipiers en équipe réserve, aujourd’hui milieu à Lorient*) : *Un enfant de toi* de Phil Barney.”

Pris de panique face aux cadors

On comprend que “Chou” – son surnom –, né à la Madrague de Montredon, dans les calanques marseillaises, ait un peu paniqué face à des collègues (Mandanda, Jordan Ayew, Gignac, Rémy, Benoît Cheyrou,

Morgan Amalfitano) qui le faisaient “bader” deux mois et demi auparavant, quand l’OM lui avait fait enfin signer un contrat de deux saisons, pour encadrer les jeunes de la réserve, en CFA2, alors qu’il avait déjà 27 ans.

Neuf ans plus tard, à l’ombre des falaises de craie qui bordent le terrain d’entraînement en synthétique de l’US Endoume, sur les hauteurs de la grande ville, juste sous la Bonne Mère, Apruzesse (36 ans), accompagné de son vieux pote ●●●



... Ramzi Dhaouadi, responsable des U10 aux U13, raconte sa semaine de gloire, de tourments et d’incompréhension.

D’abord, les préparatifs, avant la surprise, immense : « Je venais de signer et je ne côtoyais pas les pros. Mais je faisais de belles prestations avec l’équipe réserve. Il y a eu pas mal de blessés et d’absents devant et j’ai commencé à m’entraîner avec eux le lundi. Le mercredi, opposition avec les pros au cours de laquelle je mets trois buts. Élie Baup et Franck Passi m’ont dit de revenir le lendemain car ils étaient contents de moi. Le vendredi, le coach annonce : « Voilà ceux qui sont convo-

qués » et je vois mon nom ! Il me dit : « Tu pars avec eux ! » Je les connaissais à peine ! Quand je suis rentré chez moi, le vendredi soir, et que j’ai annoncé à ma femme que j’étais dans le groupe, j’en ai pleuré, tellement l’émotion avait pris le dessus. »

Le bizuth, chauffeur-livreur chez Rossi Boissons, à qui son patron avait octroyé un congé sans solde, peut compter sur la bienveillance d’André-Pierre Gignac. « Il était blessé, arrivait plus tard dans la journée et moi, j’avais pris son casier avec son nom. Quand il m’a vu, il m’a dit : « Ce n’est pas parce que tu marques en équipe réserve que tu vas prendre ma place, hein ? » C’était de l’humour. Deux jours après, je le vois à l’Open 13 de Marseille (*tennis*) et il me dit : « Reste avec moi. » Il y avait Mandanda, Fanni. On a sympathisé tout l’après-midi. Depuis, j’ai gardé une belle amitié avec lui. Je l’ai fait venir pour mes 30 ans alors qu’il est dur à faire déplacer. On est toujours en relation. Quand il vient à Marseille, on essaie de se voir. »

Adoubé par APG et les autres, « Chou » découvre le grand monde des pros, les yeux embués de bonheur. « C’était l’euphorie. Tout me réussissait, je m’entraînais

avec eux, je marquais. Le niveau des entraînements était énorme ! Un autre monde ! Je passais de la CFA2 à la Ligue des champions. Ça veut dire plus d’impact, plus de technique, de vitesse. Moi qui courais si vite en CFA, ça le faisait moins en L1... Mais j’étais comme un gosse ! » Se délectant de la suave technique des Valbuena – celui qui l’a le plus impressionné – et Cheyrou. « Il était rare qu’ils perdent le ballon. »

Dix-sept minutes pour l’histoire

« Ah ça, oui, il allait vite ! », s’exclame son ami Ramzi. On s’est connus il y a au moins quinze ans sur le terrain, lors d’un match Aulanier Saint Loup - Bosquet-Néréides. J’étais défenseur central et je l’avais souvent au marquage. Il a marqué dans un angle fermé en pleine lucarne et je lui ai dit : « Beau but ! » On a sympathisé. Après, je l’ai retrouvé au Stade-Vélodrome, où je pose toujours des panneaux publicitaires. »

Et puis, il y a eu ce fameux soir girondin, le 18 novembre 2012. Nous sommes en milieu de seconde période. Le Bordeaux de Francis Gillot a ouvert la marque par Gouffran. « Élie Baup m’envoie à l’échauffement, raconte l’intéressé. Mais c’est Omra-

Du “chauffeur du bus” au “pizzaïolo” en passant par “Rémi Gaillard nouvel attaquant de l’OM”, il a été la cible des réseaux sociaux



“Chou” et sa compagne Sophie, avec qui il partage sa vie depuis vingt ans maintenant, comptent se marier cette année.

Entré à dix-sept minutes de la fin d’un match contre Bordeaux à la place de Mathieu Valbuena, Apruzesse conserve des souvenirs contrastés de ces quelques instants de bonheur ainsi que des marques d’affection qui lui ont été portées par le public marseillais.

“J’aurais dû signer à Marseille en janvier. José Anigo m’avait appelé quatre fois. J’ai raccroché quatre fois car je croyais à une blague !”

ni qui entre à la place de Morel. Je repars m’échauffer, juste le temps de faire un aller-retour et Valbuena se fait mal à l’épaule. Je ne croyais pourtant pas que j’allais entrer. Je voyais plutôt Abdallah. Mais le coach me dit : « Change-toi, tu vas entrer ! » “Chou” agite ce fameux maillot blanc, numéro 33, qu’il a donc porté dix-sept minutes et conservé religieusement depuis. “Regarde ! Je suis entré sur le terrain avec ça. Je mesure 1,68 m et on m’a donné un taille 10 ! Vois comme il est grand ! Du coup, tout le monde a dit que j’étais gros...” Il n’en est rien : il est tout en muscles et abdos.

“S’il marquait, tu imagines ?”

Avec le recul, Apruzesse “regrette d’avoir couru partout. Le seul ballon que j’aurais pu négocier, c’était sur un centre d’Amalfitano qui n’est jamais venu puisqu’il a fait le crochet de trop. On veut tout donner, on ne

connaît pas le niveau... Au lieu d’être patient, d’attendre le ballon, j’ai beaucoup couru dans le vide et c’est ce que les gens ont retenu.” Stoïque dans la défaite (0-1), l’avant-centre surprise sera le seul à venir répondre aux questions de la presse en zone mixte : “Je suis sorti, j’ai vu les journalistes sur le côté, personne ne me calculait trop, je me suis arrêté, j’ai dit mon ressenti et je suis parti.”

Et le lendemain, ce fut l’ouverture de la chasse. Du “chauffeur du bus” au “pizzaïolo” en passant par “Rémi Gaillard nouvel attaquant de l’OM”, Apruzesse doit faire face aux moqueries sur les réseaux sociaux. “Les gens ont tout de suite été mauvais et le seul à m’avoir défendu est Éric Di Meco, à la radio, dans le *Moscato Show*.” Pourtant, José Anigo, le directeur sportif, et Élie Baup, l’entraîneur, sont aussi venus à son secours. Le technicien à la casquette se souvient avoir eu un accro-

chage terrible avec le président Vincent Labrune à son sujet. “Il a cru à un chantage de ma part et les médias s’en sont emparés. Ni moi-même ni les autres joueurs n’avions cette perception réductrice du joueur. Il encourageait, il se préparait, je l’ai pris aussi humainement car c’était un super mec. C’était une belle histoire. Il n’allait pas passer pro, mais s’il marquait, tu imagines ? Ça s’est mal goupillé. Et à l’OM, rien n’est banal.”

Un rêve dont il ne voulait pas

Ramzi était évidemment aux premières loges des confidences de son ami : “Lui et sa femme ont mal vécu cette période. Ça touche. Quand j’entendais des gens se moquer, je les reprenais. Je leur disais : « Lui, au moins, a joué un match. Déjà, arrivez là où il est et on en reparlera. »”

Pour en arriver là, justement, Apruzesse a fait ses classes au Burel FC en U15, puis à Montredon Bonneveine en U18, avec un essai à Sochaux et un passage à Istres. “L’OM était un rêve dont je ne voulais pas, explique le joueur, qui trouvait que les jeunes n’y réussissaient pas. Chaque fois qu’on me l’avait proposé, j’avais dit ...





Vêtu d’un maillot floqué 33 qui ne met pas en valeur ses abdos sculptés, Fabrice Apruzesse, à la lutte avec Ludovic Obraniak, se démènera sur le front de l’attaque. En vain...



“Le niveau des entraînements était énorme ! Un autre monde ! [...] Moi qui courais si vite en CFA2, ça le faisait moins en Ligue 1... Mais j’étais comme un gosse !”

... non, je préférais rester avec mes collègues.” Il a trimé pour se faire engager par Marseille, en 2012, inscrivant de nombreux buts (68 sur les quatre saisons précédentes) dans les clubs ensoleillés du coin, de la DH au CFA (l’actuel National 2) : Aubagne, Saint-Cyr, Endoume, Consolat. Il raconte : “À la base, j’aurais dû y signer en janvier. Je revenais d’une fracture du péroné et José Anigo m’avait appelé quatre fois. J’ai raccroché quatre fois car je croyais à une blague ! Le président de Consolat, Jean-Luc Mingallon, lui a dit : « Si tu me le prends, sûr qu’on descend ! Laisse-le moi encore jusqu’à la fin de saison. » On s’est maintenus, j’ai marqué au total 14 buts malgré mes quatre ou cinq mois de blessure.”

Aujourd’hui, plus que la déception d’un petit bout de match qu’il aurait “préféré jouer au Stade-Vélodrome”, plus que les

moqueries, c’est la suite des événements qui l’a surtout déçu. “La semaine d’après, je devais être sur le banc contre Nice. Loïc Rémy revenait de blessure et le coach m’avait dit que s’il n’était pas apte, je serais dans le groupe. Mais ses tests étaient OK, on a gagné 1-0.” Quelques jours plus tard, l’OM ne lui obtient pas de dérogation pour faire partie du groupe qui doit affronter Fenerbahçe en Ligue des champions. Retourné avec la réserve, l’attaquant permet à l’équipe d’atteindre le CFA en 2015, se montrant l’un des artisans de la montée avec 15 buts et 12 passes décisives.

“Fermer certaines bouches”

La saison suivante, il permet à l’équipe de se maintenir en transformant un penalty vital, contre Martigues (1-1), que personne ne voulait tirer. “Le club m’avait proposé de reconduire mon contrat d’un an si on mon-

tait en CFA et une reconversion. Personne n’a tenu ses engagements. Au revoir et merci.” Changement de direction oblige...

Alors, il retournera écumer ses clubs de jadis, les Aubagne (CFA2), UGA Ardziv (club d’origine arménienne de Marseille en Régionaux 1), Montredon Bonneveine et Endoume. Avec une seconde fille, Elena, dans son foyer en 2016 puis une nouvelle fracture du péroné (le même) en 2017 et un accident de moto qui lui font dire : “J’ai connu beaucoup de pépins physiques à cause de ma déception marseillaise et j’ai fait des mauvais choix.”

Et puis, le frère de son pote Ramzy, Sabri, directeur sportif d’Endoume qui a joué jadis à ses côtés, lui demande ce qu’il fait et lui propose de revenir jouer en N3 : “Je sais ce que tu peux apporter, je te donne ta chance.” “Je me suis remis physiquement avec un préparateur, reprend Apruzesse, j’ai pu retrouver un niveau qui a fait fermer certaines bouches.” “Chou” est encore affûté. Bordeaux-Marseille est bien loin “mais l’histoire a marqué. Je pense souvent à ce que m’a dit un l’un de mes amis : « Apruzesse, tu as réalisé le rêve de beaucoup de petits. »” ● J.-M. La.



ORANGE VÉLODROME

ÇA JOUE AUSSI À L'EXTÉRIEUR

Parce qu'il y a une vie aussi en dehors de l'enceinte marseillaise les soirs de match, *FF* a profité du OM-Nice (2-1) du 20 mars pour observer les rituels aux alentours.

Par
Théo Troude, à Marseille

Photos
Laurent Le Crabe/L'Équipe

Bien avant la nuit et le chaos précédant le coup d'envoi (à gauche), la préparation du match débute peu avant 15 heures. Juste en face du Vélodrome, la boutique officielle des supporters est prise d'assaut, notamment pour ses écharpes, déclinables et indispensables. Iconiques et symboliques.





L'étal est tenu par Bernard, 77 ans (en bas, à droite, page de gauche). Sous l'œil du président Tapie, vénéré aux quatre coins de la boutique, il affiche fièrement les tendances. "Tout ce qui est anti-PSG se vend bien." Comme pour chaque match depuis quarante-cinq ans, Pistou des Alpes, un apiculteur des Alpes-de-Haute-Provence, est, lui, arrivé le premier sur le parvis (ci-dessous). Un peu plus tard, les ultras South Winners surgissent et parodent avec virulence pour "souhaiter" la bienvenue aux Niçois. Les fumigènes se généralisent, un nuage de fumée irrespirable envahit la place. Des pétards sont lancés avec une précision relative. Un carton est posé au centre d'un cercle improvisé. En sort un feu d'artifices. Tout le monde veut filmer ça. La foule pénètre dans le Vel' à 19 h 45. Ceux qui n'ont pas de place suivront la rencontre à la télé, sur la terrasse de *la Cabane marseillaise* (en bas à gauche).





Reconnaissables à leurs tenues orange, les Winners ont chanté pendant cinq heures sans interruption (ci-contre, à droite). Les kapos se sont relayés, gagnant toujours en intensité, au milieu de supporters à l'unisson et d'un cimetière d'explosifs déjà fourni. Un après-midi douloureux également pour les "paillassons" version PSG de la boutique de Bernard, éprouvés par les passages répétés de clients qui s'essuient les pieds malgré le temps sec (ci-contre, à gauche). Les dizaines de snacks disposés en enfilade entre le rond-point du Prado et le parvis ne désemplassent pas, notamment *Pizza Nanou*, géré par Sarah, Sonia et Lionel (à gauche). Une passion débordante que s'apprête à découvrir Lana, 7 ans (page de droite). "J'ai un peu peur des pétards, mais je suis très contente d'être là", dit-elle sous le regard forcément fier de Mélina, sa maman.







LES “CONVERTITIS”

Ils ont quitté Paris, ou s'apprêtent à le faire, pour mieux vivre et suivre l'OM. Abdoul, Thierry et Romain racontent ce choix de bouleverser leur quotidien pour rejoindre leur capitale du foot.

Par
Mathieu Grégoire, à Marseille

Photos
Olivier Amsellem/L'Équipe

ABDOUL

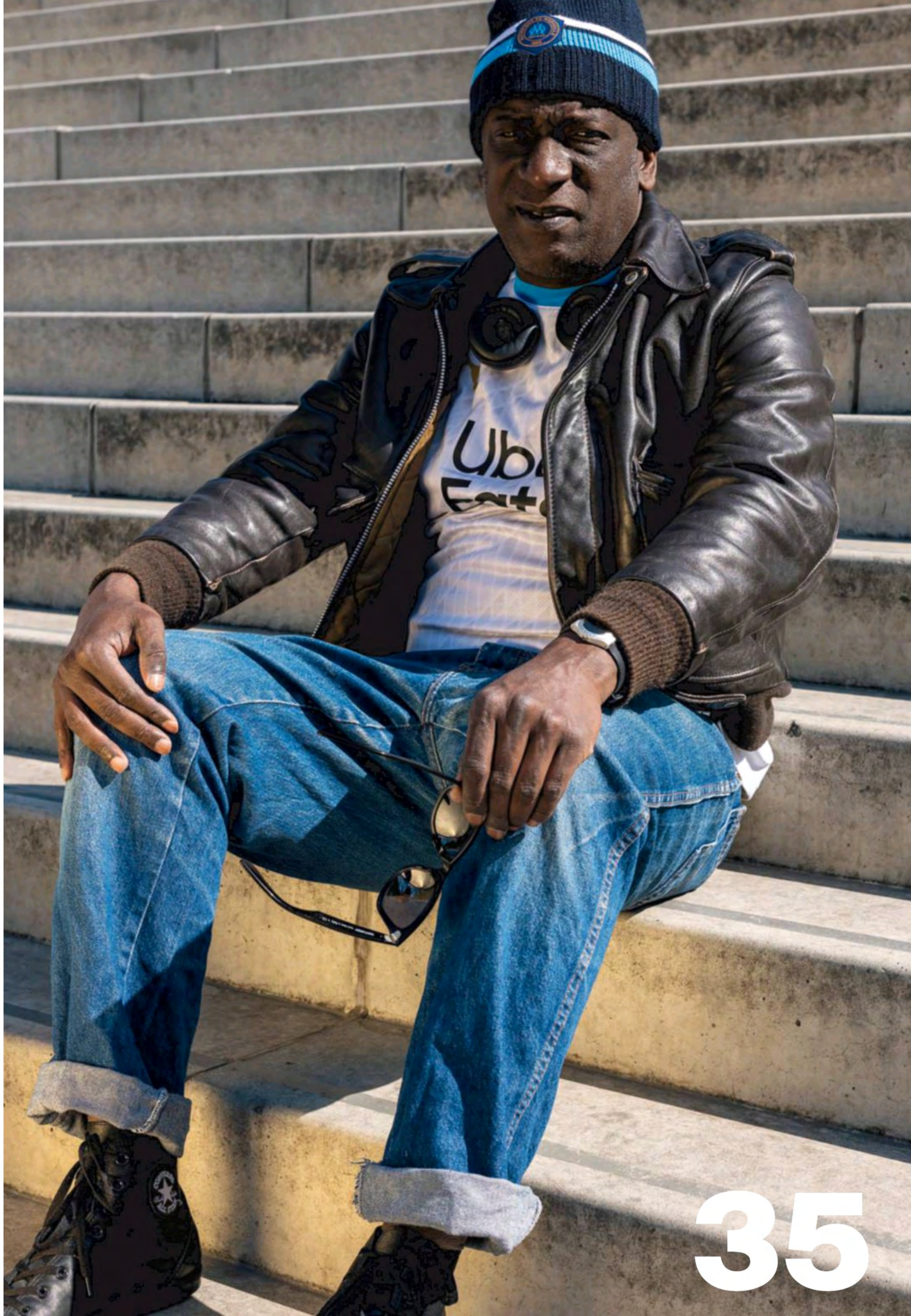
“JE CRIAIS SUR LES BUTS AVANT QU'ILS NE SOIENT «SUR» LA TÉLÉ”

Ce jour de février 2002, Fred et Amadou, les copains de Rosny-sous-Bois, n'en reviennent pas. Leur Abdoul, ce “narvalo” supporter de l'OM depuis l'enfance, a pris son baluchon pour Marseille, il les laisse cois sur le quai de la gare. Mais qui leur tiendra tête les soirs de clasico, à la cité Le Grand-Pré, à Bois-Perrier ? Qui chamberont-ils en cas de succès du Paris-SG ? Qui les chahutera gaiement quand l'OM l'emportera ? Avec sa dégaine de rasta, Fred, du virage Auteuil, s'avère pragmatique : il viendra squatter chez Abdoul pour les OM-PSG, ça lui fera une bonne occasion de voir le choc et son pote. Pour le colossal Amadou, ce départ est un crève-cœur : il refuse de mettre les pieds à Marseille comme de passer les matches de l'OM sur la télé de son bar de la Butte-aux-Cailles, dans le XIII^e arrondissement parisien.

Qu'importe, “Abdoul est allé au bout de son rêve”, balaie Fred. Attablé au *Belleville-sur-Mer*, un café marseillais bordant le parc Longchamp, Abdoul Kouyaté, 49 ans, commande son coca, “sans citron”, et rembobine. Début 2002, le titi de Rosny a reçu son solde de tout compte de la brasserie *Durand Dupont*, à Neuilly-sur-Seine, où il officiait comme limonadier. Il est séparé de sa concubine depuis quelques mois, il a pensé deux secondes à se casser au Mexique, puis l'évidence l'a frappée sous le béret : “Marseille. À 90 % pour l'OM, à 10 % pour le cadre de vie. À 30 piges, j'avais fait le tour de Paname. Entre 1997 et 2000, j'ai bossé sur Montpellier, et le week-end, je venais voir les matches au Vélodrome. J'ai kiffé la ville, l'ambiance.”

Il débarque le 20 février 2002, “à 17 heures, un jour où Canderolo fait la une de

L'Équipe”, rejoint Laurent et Fred, le couple qui l'héberge près des Réformés et se donne trois mois pour se faire une place au soleil. Grâce à Alex, une figure des MTP, il dégote une place pour le clasico d'avril, “une victoire sur un but de Daniel Van Buyten”. Abdoul sourit : “Une petite revanche, deux mois après avoir assisté à l'élimination de l'OM en Coupe, au Parc des Princes (1-1, 6 t.a.b. à 7).” Il fait des gâches dans la restauration. Surtout, en attendant d'avoir un abonnement au Vélodrome chez les MTP, qu'il essorera jusqu'en 2011, il mate les matches sur la terrasse du *Bar du marché* à la Plaine. “Avec mon walkman, j'écoutais Jean-Louis Pacull sur RTL, je criais sur les buts avant même qu'ils ne soient «sur» la télé, raconte-il. Les mecs étaient agacés : « Oh minot, tu casses l'ambiance ! » Je répondais : « Je suis un mec en avance sur mon temps ! »” ●



THIERRY

“MON PÈRE ME DISAIT : « QUAND TU VAS VIEILLIR, TA PASSION VA S’ESTOMPER » ”

Des plus ou moins fadas, Thierry Mode, 58 ans, en voit tous les jours, appuyés sur les grilles qui encadrent l’entrée de la Commanderie. Crâne chauve et lustré, doudoune bleutée assortie à son survêtement de l’OM, une attelle au poignet après une fracture du scaphoïde, “Titi” est une figure du peuple olympien. Il a le regard perçant et des manières exquises. Sa routine quotidienne : il prend sa Peugeot 207 CC depuis Saint-Tronc, arrive devant le centre d’entraînement à 8 h 30, se pose, repart rarement avant 15 heures. Il salue les salariés tôt le matin, les joueurs et les journalistes un peu plus tard, il prend le café à La Valentine, Chez Paul, parfois avec Pablo Longoria ou Ricardo Carvalho, ancien adjoint de Villas-Boas, patientant le temps de la séance de son fils.

“Je ne m’ennuie jamais, confie « Titi ». Le fruit de mes années de militaire, quand il faut monter la garde, passer des heures à attendre. Ça ne me gêne pas, et il y a toujours quelqu’un qui va s’arrêter pour papoter.” Comme le prieuré de Binson, où sa famille l’envoya suivre des classes plus strictes à l’adolescence avant un CAP de charcutier, comme la Légion étrangère, intégrée de 1993 à 2006, qui l’a baladé du Kosovo à la Côte d’Ivoire en passant par la Thaïlande après le tsunami, l’OM lui donne un cadre, une famille, un sens. Thierry est né à Paris, dans le XVII^e, il grandit à Montmirail, en Champagne, et son grand-père maternel, originaire d’Avignon, lui transmet le virus. “J’ai récupéré sa passion de l’OM, on est allés les voir contre l’Ajax (en 1971), je n’avais même pas 10 ans, s’exclame-t-il. Mon père me disait : « Tu verras quand tu vas vieillir, ta passion va s’estomper ». Or,



plus je vieillis, plus je suis à fond. J’ai ça en moi, cette fibre, cet amour incommensurable pour l’OM. C’est ma vie, je mourrais pour eux !” Après la Légion, grâce à son frère, il bosse pour Loxam dans la région lyonnaise, mais ça ne le relaxe guère. Quelques mois et il descend à Marseille.

Ambulancier, responsable d’un centre de tri pour Suez, il enchaîne les boulots et se transfuse du bleu et blanc. “L’année du titre, en 2009-10, j’ai fait le grand Chelem, tous les déplacements avec les Fanatics, dit-il. Pour la sécurité, ils aimaient bien que

je sois au volant du J9, une vraie responsabilité.” Il rencontre Cathy, secrétaire de direction au lycée La Cadenelle, un établissement qui jouxte... la Commanderie : “C’était bien pratique pour voir les entraînements, je suivais ça tranquillement d’en haut, dans la voiture, garée sur le parking. Il n’y avait pas toutes ces caméras ni les gars de la sécurité.” Avant le mariage en 2014, Cathy est prévenue : “Je lui ai dit dès le début : « Ta plus grande rivale, ce ne sera pas les femmes, mais l’OM. » Elle a compris.” ●

Rendre l’effervescente pilule OM soluble dans son couple. Romain Renard, 37 ans, y travaille doucement. Cet agent immobilier qui a grandi entre Alfortville (Val-de-Marne) et Paris, vit du côté de Mouffetard, dans le V^e arrondissement, avec sa copine Soraya, une biologiste de 26 printemps. “Elle disait « Allez l’OM ! » pour me faire plaisir, elle est plutôt entourée de gens de la génération PSG. Mais, petit à petit, ça vient, elle a ainsi partagé mon petit kif du Real-PSG ! Dès qu’il se passe un truc magique, qu’ils n’y arrivent pas, l’antagonisme ressort, ça fait plaisir.” D’ici à deux ans, Romain, qui a pris la pose devant le Parc des Princes, aimerait s’installer à Marseille avec Soraya, du côté de la Pointe Rouge, par exemple. “Pour aller dans les calanques, et rentrer à pied du stade, même s’il faut compter plus de trente minutes de marche, glisse-t-il. Je kifferais tellement ce retour du Vélodrome.” L’aboutissement d’une vie de supporter entamée grâce à papy André, un bonhomme du Var piqué de l’OM. Romain

déroule les époques, le club en D2, les premières au Vélodrome lors de la saison 1996-97, Luccin et Dalmat, les chouchous qui filent à la parisienne, puis les désillusions brésiliennes, Marcelinho, Adriano... Il réhabilite Valbuena, remercie Payet pour son art. De septembre à décembre 2021, avec son pote, l’autre Romain, ils ont voulu marquer l’après-Covid en s’installant dans le centre de Marseille, en Airbnb, pour

télétravailler et suivre l’OM au stade. Ils n’ont pas loupé un match, même le gala de Didier Drogba pour l’Unicef en octobre, ils ont emmené les chéries pour les nuls face à Galatasaray et Metz. Deux frustrants 0-0 qui n’auront cependant pas raison du projet d’une vie. Nino Ferrer fredonnait “On dirait le Sud”, et Romain, après Abdoul, après Thierry, chantera “On vivra l’OM”. ● M. G.



ROMAIN

**“ELLE DISAIT
« ALLEZ L’OM ! »
POUR ME FAIRE
PLAISIR”**



“J’AI DIT À MA FEMME : « NOUS SOMMES MORTS »”

Trente ans après, nous avons réuni Laurent Fournier et Bernard Casoni pour revivre le PSG-OM de 1992 qualifié de “boucherie”. Pour le premier, les déclarations belliqueuses de l’entraîneur Artur Jorge ont emmené les Parisiens sur un terrain qu’ils ne maîtrisaient pas.

Par
Cédric Chapuis

Photos
Julien Faure/L'Équipe

L'accolade est franche et amicale. Les années ont passé mais Bernard Casoni et Laurent Fournier sont heureux de se retrouver, en ce lendemain d'un Real-PSG (3-1, mercredi 9 mars) qu'ils débriefent vigoureusement dans les locaux de *France Football*. Adversaires réguliers mais aussi partenaires à l'OM durant une saison (1990-91), les deux anciens internationaux français (30 sélections pour Casoni, 3 pour Fournier) échangent sur leur parcours respectifs, leurs expériences d'entraîneur, leur amour de la Corse. Avant de découvrir, amusés, les clichés d'un

Paris-Marseille pas comme les autres disputé le 18 décembre 1992, remporté par les Olympiens (0-1, but de Boksic) et plus proche du pugilat que d'un éloge à la technique. Il est temps de refaire le match.

“Si nous vous disons : « On va leur marcher dessus... »

Laurent Fournier : La déclaration d'Artur Jorge (*coach du Paris-SG*) avant le match*...

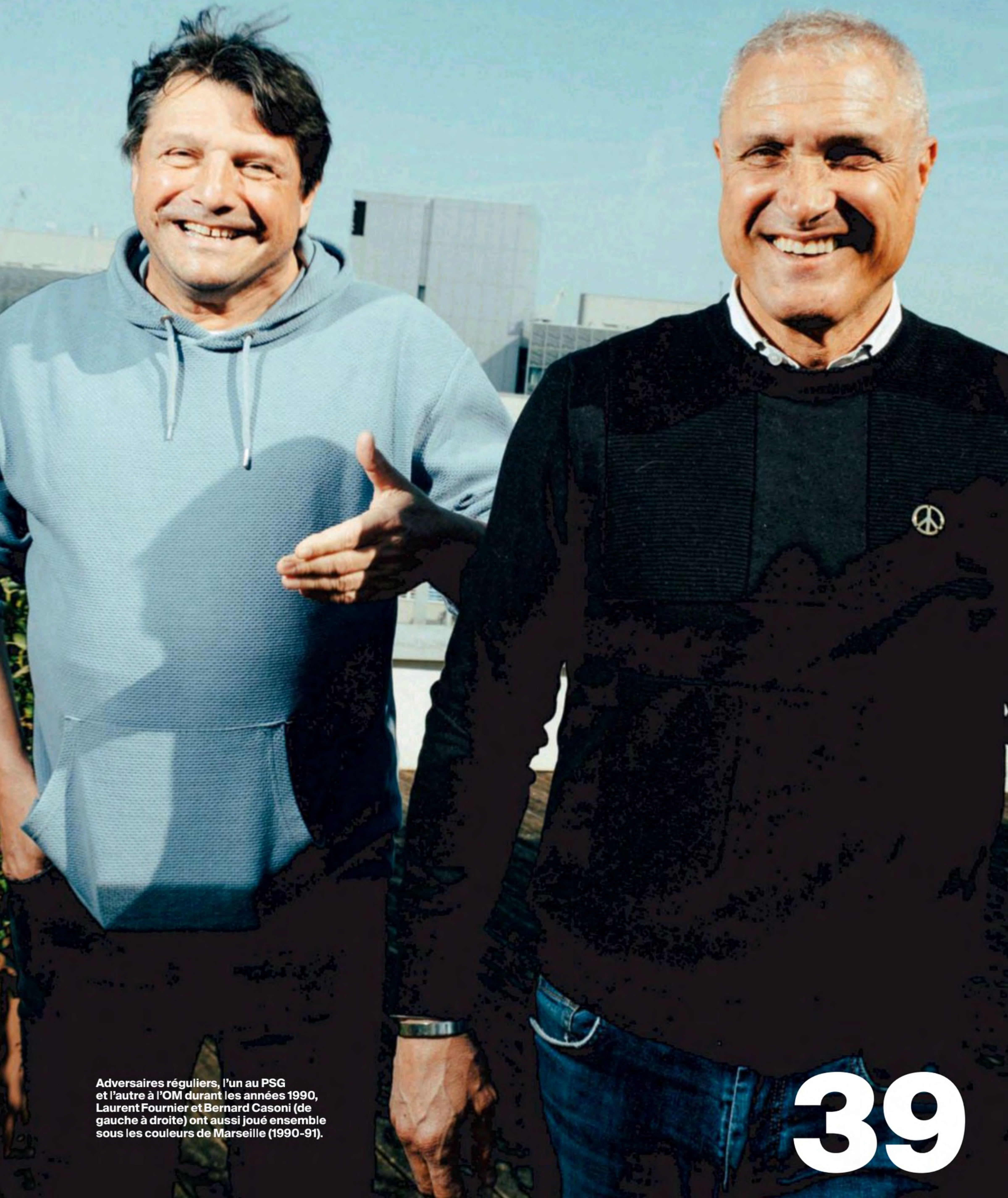
Bernard Casoni : Je ne sais pas comment ils l'avaient perçue de leur côté. (*Sourire.*)

Fournier : Il ne fallait pas dire ça ! Je ne

pense pas que ce soit l'élément déclencheur de ce qui s'est passé sur le terrain, mais il aurait plutôt fallu calmer les choses, essayer de les endormir.

Casoni : Je pense qu'il a voulu vous piquer, vous pousser à vous rapprocher de notre niveau.

Fournier : Mais nous avions des éléments capables de faire la différence autrement dans notre équipe. Dès que j'ai vu ça, j'ai dit à ma femme : « Nous sommes morts. » Attendez, je les avais côtoyés, les Casoni, Boli, Angloma... Nous ne pouvions pas rivaliser sur cet aspect-là. ...



Adversaires réguliers, l'un au PSG et l'autre à l'OM durant les années 1990, Laurent Fournier et Bernard Casoni (de gauche à droite) ont aussi joué ensemble sous les couleurs de Marseille (1990-91).



Bernard Casoni se souvient de l’ancien président de l’OM et de sa force de persuasion : “Tapie te parlait dix minutes, tu montais aux arbres.”



Laurent Fournier

57 ans. Né le 14 septembre 1964 à Lyon. 1,79 m. Milieu, puis latéral droit. International français (3 sélections).

Parcours

Lyon (1980-1988), ASSE (1988-1990), OM (1990-91), PSG (1991-1994 puis 1995-1998), Bordeaux (1994-95), Bastia (juil.-oct. 1998).

Palmarès

Coupe des Coupes 1996 ; Championnat 1991 et 1994 ; Coupe de France 1993 et 1998 ; Coupe de la Ligue 1998 ; Trophée des Champions 1995.

Bernard Casoni

60 ans. Né le 4 septembre 1961 à Cannes. 1,77 m. Défenseur. International français (30 sélections).

Parcours

Cannes (D2, 1978-1984), Toulon (1984-1988, puis 1989-90), Matra Racing (1988-89), OM (1990-1996).

Palmarès

Ligue des champions 1993 ; Championnat 1991 et 1992 ; Championnat de D2 1995.

Les joueurs du PSG avaient d’ailleurs une réputation de « gentils » par rapport aux grognards de l’OM, non ?

Fournier : Gentils, je ne pense pas. Mais nous étions moins habitués à cet environnement, à la pression.

Casoni : Bernard Tapie (*alors président de l’OM*) avait affiché les mots de Jorge dans le vestiaire. Ça nous a mis encore plus dedans, ça nous a piqués ! « Ils veulent nous bouger, nous allons leur montrer... »

Fournier : Quand j’étais à l’OM, j’avais joué à Milan, à Moscou, en Roumanie... Des matches très costauds. Après ça, tu es paré. Et là, nous disons que nous allons leur marcher dessus... Certains ne voulaient pas aborder la rencontre de cette manière-là, moi y compris. Physiquement, nous n’étions pas au-dessus d’eux. Il aurait fallu mettre l’accent sur le jeu.

“Pendant six mois, Goethals l’appelait « chose » ! Après, il l’a appelé « Fournier » puis « Lolo »” Bernard Casoni

À l’époque, le PSG nourrissait-il une forme de complexe envers cet Olympique de Marseille ultra-dominateur ?

Fournier : C’est normal. Certains pourraient mal le prendre, mais moi je vois plus ce complexe comme de l’admiration par rapport à ce que l’OM avait accompli. Si tu veux apprendre, il faut avoir cela, même s’il y a aussi la volonté de se confronter à ce club. Ce que j’ai réussi au PSG, c’est grâce à mon passage à l’OM. J’ai énormément appris et, au départ, je ne jouais pas !

Casoni : Pendant six mois, Goethals (*l’entraîneur de 1991 à 1993*) l’appelait « chose » ! Après, il a commencé à l’appeler « Fournier », puis « Lolo ». Je te prends toujours en exemple parce que tu fermais ta gueule, tu bossais, tu jouais même avec l’équipe réserve du club... Tu n’as jamais rien lâché et, une fois que tu as eu l’opportunité de jouer, tu l’as saisie.

Où en était la rivalité entre Paris et Marseille avant ce match ?

Casoni : Ça a été monté... Avant ce match, il n’y avait rien de spécial, vraiment.

Fournier : Quand je jouais à l’OM, le rival était Bordeaux ! C’était la haine entre Tapie et Claude Bez (*le président de 1978 à 1991*). Il n’y avait pas ce sentiment envers le PSG.

Casoni : Quand Bez était là, Tapie se concentrait sur lui. Ensuite, il a eu besoin d’une nouvelle rivalité, de piment. Mais nous, nous ne nous préoccupions pas de ça.

Fournier : Il avait aussi besoin de faire monter la sauce, pour vendre les droits télé...

Casoni : Et il savait nous titiller aussi, appuyer sur les bons boutons.

Lesquels ?

Casoni : En nous montrant les déclarations de certains Parisiens. « Ils veulent la guerre, que faisons-nous ? » Il n’avait pas besoin d’en dire davantage. Plus généralement, il savait booster ses joueurs. Il te parlait dix à quinze minutes et tu montais aux arbres. Il te faisait croire que tu étais le meilleur. Il nous a décomplexés, en répétant que nous étions capables de rivaliser avec des joueurs comme ceux de Milan.

Fournier : Après, il pouvait aussi t’appeler en pleine nuit et là, soit il t’encensait, soit il te démolissait !

Il existait certaines inimitiés entre quelques joueurs, non ? Marcel Desailly n’a jamais caché, par exemple, qu’il n’appréciait pas certaines attitudes parisiennes.

“Il n’y avait pas de rivalité malsaine comme les gens le disent. Nous jouions pour notre maillot, point ” Laurent Fournier

Casoni : Sûrement mais, moi, je n’éprouvais d’animosité envers personne. J’avais joué en sélection avec Vincent Guérin et Alain Roche, vu débiter David Ginola à Toulon, joué avec Laurent...

Fournier : Il n’y avait pas de rivalité malsaine comme les gens le pensent ou le disent. Nous jouions pour notre maillot, point.

Même si Bernard Lama avait traité les Marseillais de « voyous » après ce match...

Casoni : Il avait du ressentiment contre nous. Il ne nous aimait pas et je n’ai jamais compris pourquoi. Je pense qu’il était un peu jaloux de nous car, en équipe de France, je ne l’ai jamais senti... Il était un peu en décalage avec le groupe.

Fournier : Bernard, il était à part dans sa façon de vivre et de penser. Un peu différent. Comme tous les gardiens finalement.

Casoni : Chez les Bleus, il pensait que les Marseillais faisaient bande à part. Alors

que pas du tout ! Nous étions neuf, nous avions nos habitudes mais le clan marseillais, ça n’existait pas !

Fournier : Moi, les Marseillais, je les connaissais, j’avais vécu plein de choses avec eux, je ne comprenais pas que les gens parlent de cette prétendue mauvaise ambiance en sélection. Ça me vexait parce que c’était des mecs bien d’un côté et de l’autre. Je ne pigeais pas que certains essayent de diviser, de créer des guerres Ginola, Papin, Cantona... À tel point que ça me gonflait d’aller en sélection à cause de ce que les gens racontaient.

Casoni : Tout le monde était le bienvenu. Il n’y avait aucun souci avec les Auxerrois Christophe Cocard, Pascal Vahirua... Nous avions nos habitudes quand nous jouions aux cartes, c’est tout.

Lama, encore lui, avait raconté que vous aviez refusé de l’inclure à l’une de vos parties de belote, c’est vrai ?

Casoni : Eh bien parce que nous avions nos habitudes... et puis parce qu’il n’avait pas le même niveau que nous ! (Rires.)

Ces tensions au sein des Bleus ont pu servir d’explication au fiasco des qualifications pour le Mondial 1994 ?

Casoni : Il faut arrêter avec France-Bulgarie (1-2, 17 novembre 1993). Ils ont tué Ginola, qui perd un ballon au poteau de corner, alors qu’il y a dix joueurs derrière et pas un ne récupère la balle (avant le but de Kostadinov à la 90^e). Ce n’est pas lui qu’il fallait pointer du doigt. Gérard Houllier (sélectionneur) s’en est servi pour se couvrir.

Fournier : Il y avait tellement de choses dans les journaux mais il ne fallait pas y prêter attention. Peut-être que Houllier s’est dit qu’il devait essayer de calmer le truc alors que dans le groupe, ça n’a jamais pris l’ampleur décrite. En club, la rivalité était normale. Nous mettions des pains, des tacles... (Sourire.) ...

Avant ce Paris-Marseille de décembre 1992 (1-0), la rivalité entre les deux formations n’existait pas, d’après Bernard Casoni : “Ç’a été monté... Avant ce match, il n’y avait rien de spécial.”





Son départ décevant de l'OM en 1991 avait décuplé la motivation de Laurent Fournier. Une "question de fierté" selon l'ancien Parisien.

Lors de ce match haché par 55 fautes (29 de l'OM et 26 du PSG), Fournier en a commis le plus (huit).



... **Casoni** : Tu en mettais, nous fermions notre gueule, nous en mettions, tu fermais ta gueule ! Ce n'était pas un problème. Nous n'allions pas dire à Lolo qu'il mettait trop d'engagement ! Cette rivalité n'existait plus quand nous nous retrouvions en équipe de France.

Avant d'entrer sur le terrain, pour ce PSG-OM, quelle est l'ambiance dans le couloir ? Vous vous saluez ?

Fournier : Nous nous disons bonjour, oui.

Casoni : Je ne vais pas l'ignorer, nous habitons à un kilomètre l'un de l'autre quand il était à l'OM ! Il faut rester correct.

Fournier : C'est quand même tendu, c'est le match de l'année ! Ça se voit sur les images, regarde nos têtes... Maintenant, ils s'embrassent tous !

Casoni : Ils s'échangent même les maillots avant le match ! Non, là, tu as le masque, c'est un match important, la suprématie est en jeu. Ça ne parlait pas beaucoup.

Vingt secondes après le coup d'envoi, premier tampon, signé Laurent...

Casoni : Il déclenche les hostilités !

Fournier : J'ai fait ça moi ? (*Rires.*) J'étais conditionné par ce qu'il s'était dit alors que nous n'avions pas tous les ingrédients. J'étais prêt à cette confrontation parce que je connaissais les mecs d'en face mais est-ce que tous mes coéquipiers l'étaient ?

Casoni : Ce premier tacle de Lolo, c'est l'image de ce match qui me reste. Je me suis dit : « Ça y est, nous sommes dedans ! »

Nous voyons au cours de cette rencontre des contacts d'une rare violence, notamment entre Laurent et Éric Di Meco, qui est pourtant un ami...

Fournier : Bah oui, mais je ne l'ai pas tué, hein !

Casoni : Je n'ai rien trouvé de choquant entre Laurent et Di Meco !

Fournier : Moi non plus. Bon, le tacle d'Éric, il est un peu méchant, quand même ! (*Rires.*) Je reste cinq minutes par terre, j'espère alors qu'il va être expulsé pour avoir le couloir libre. Mais après je me relève et je passe à autre chose. Et puis j'en ai mis autant ! Mais si nous faisons ça aujourd'hui...

“Je reste cinq minutes par terre, j'espère qu'Éric Di Meco va être expulsé pour avoir le couloir libre”

Laurent Fournier



Casoni : Aujourd’hui, c’est de la rigolade. Ils ne font que pleurer dès que tu les touches...

Fournier : Je me suis fait cette réflexion. Si Messi, Neymar et Mbappé avaient joué face à Boli, Ricardo, Roche, Colleter, Di Meco... Ils auraient fait deux matches !

Savez-vous combien de fautes ont été sifflées lors de ce PSG-OM ?

Casoni : Je crois que nous avons battu des records en la matière...

55 ! À titre de comparaison, la moyenne en Ligue 1 cette saison s’élève à 23...

Casoni : Ça joue à touche-touche aujourd’hui...

Fournier : Je ne savais pas que c’était si énorme que ça. Mais quelle équipe avait commis le plus de fautes ?

L’OM, de peu, 29 à 26.

Fournier : Je pensais à un écart plus important !

Et savez-vous quel joueur a commis le plus de fautes ?

Fournier : Di Meco !

Casoni : Pas sûr. Boli ? Jean-Jacques Eydelie ?

Un certain Laurent Fournier, avec huit au total.

“Si Messi, Neymar et Mbappé avaient joué face à Boli, Ricardo, Colleter... ils auraient fait deux matches !” Laurent Fournier

Casoni : Oh putain, Lolo !

Fournier : (*Faussement interloqué.*) Ah bon ? C’est vrai ? Mais c’étaient seulement des fautes gentilles...

Vous aviez été transféré par l’OM un an et demi plus tôt, éprouviez-vous un sentiment de revanche, de révolte ?

Fournier : L’OM a été une expérience exceptionnelle pour moi. J’ai été déçu de la façon dont ça s’est passé : tu reviens de vacances, tu reçois un coup de fil pour te dire que tu es transféré en échange d’Angloma. Si tu n’es pas motivé quand tu affrontes un club qui t’a échangé, en plus à trois joueurs contre un (*Bruno Germain et Bernard Pardo étaient également passés de Marseille à Paris*) ! Oh ! Ça veut un peu dire : « T’es une merde. » Donc la motivation était décuplée, c’était une question de fierté.

Vous apercevez-vous sur le terrain que vous dépassez certaines limites ?

Casoni : Je me rends quand même compte que ça envoie, oui. L’engagement était clairement au-dessus de la moyenne. Mais nous étions dans notre rencontre, nous

avons été mis dans l’ambiance et c’est parti comme ça.

Fournier : Moi, je ne suis pas surpris, je m’y attendais à ce combat. Et, finalement, même si ça nous a desservis lors de ce match, ça nous a servi pour la suite. Avec ce PSG-OM, certains ont aussi appris à gérer l’environnement. Le club n’aurait pas atteint le niveau qu’il a atteint les saisons suivantes sans ces rendez-vous-là. L’intensité de ces rencontres contre l’Olympique de Marseille était telle que tu la répétais à l’entraînement, au quotidien, et c’est ce qui te permettait ensuite d’aller gagner contre des équipes italiennes, espagnoles... La leçon, elle est là, plutôt que de dire que c’était un match pourri.

Nous avons l’impression que le jeu était secondaire, mais quelles étaient les clés tactiques de ce match ?

Casoni : Nous étions en configuration dite européenne, avec un 5-3-2, un bloc regroupé mais l’intention de vite récupérer le ballon. Nous devions garder nos principes de jeu habituels, avec encore plus de rigueur et d’intensité. ...

Rencontre

“C’est quand même tendu, le match de l’année ! Ça se voit sur les images, se rappelle Laurent Fournier. Regarde nos têtes...”

... **Fournier** : Nous voulions les faire craquer mais nous aurions dû nous y prendre autrement. Nous aurions pu opter pour un pressing intense lors des premières minutes pour les forcer à jouer long. Quand tu vois la relance de Boli, tu peux aller le presser. *(Rires.)* Et puis, je peux vous dire qu’au milieu, Le Guen, Guérin, Valdo et moi, nous étions capables de presser pendant quatre-vingt-dix minutes. Mais, au lieu de ça, nous avons oublié les fondamentaux, nous nous sommes perdus en voulant mettre... *(il se tape les mains)* de l’impact à tout prix.

Casoni : Vous avez oublié le jeu, vous êtes sortis de votre plan alors que vous aviez d’autres qualités que l’impact physique.

Fournier : Nous ne sortions pas vainqueurs des duels ! Pour qu’un joueur comme Valdo puisse peser, nous aurions dû jouer plus haut mais nous étions tellement obnubilés par le fait de mettre des coups... Nous nous sommes trompés de sujet.

Casoni : Dans le rapport de force, il n’y avait pas photo.

Cette confrontation arrivait-elle trop tôt pour le Paris-SG ?

Fournier : Non, mais tu ne vas pas à la guerre avec certains...

Des noms !

Fournier : *(Il éclate de rire.)* Non, je n’en donnerai pas mais ce n’était simplement pas notre registre à tous. Depuis quatre jours, nous avons annoncé que nous allions « faire la guerre » et nous ne pensions plus à autre chose. Nous avons été incapables de redescendre. Nous nous en sommes très vite rendu compte après le match. Nous avons pris conscience qu’il ne fallait pas essayer de copier ce qui se faisait à l’Olympique de Marseille, à Milan ou ailleurs. Nous devions conserver notre propre identité d’équipe.

“Ils avaient voulu « faire la guerre », ça tombait bien, c’était notre job, nous l’avons faite”

Bernard Casoni

Finalement, le match s’est-il décidé avant le coup d’envoi ?

Fournier : Si tu restes concentré sur ce que tu sais faire au lieu de balancer que tu vas les écraser... Mais, ce genre d’annonce t’oblige à aller dans ce sens-là, même si ce n’est pas du tout ce que tu veux.

Casoni : Nous étions contents ! Ils venaient nous chercher sur un terrain que nous maîtrisions, surtout cette saison-là. Nous étions dans notre élément et nous voulions montrer que nous n’étions pas prêts à laisser notre place.

Fournier : La saison suivante, quand nous sommes champions, Jorge a pris la pression en ne parlant plus à la presse. Tout le monde était focalisé sur son avenir et ça nous permettait d’être plus sereins.

Comprenez-vous l’ampleur historique qu’a pris cette rencontre ?

Casoni : Nous voyions bien ce qu’il se disait dans les journaux, à la télé, que c’était une boucherie, etc. Mais bon, on nous avait titillés, nous avions répondu présents. Ils avaient voulu « faire la guerre », ça tombait bien, c’était notre job et nous l’avons faite.

Fournier : Attention, il ne faut pas caricaturer et oublier qu’ils avaient du talent aussi ! Et aussi l’expérience de la compétition, pas de la « guerre ».

Où classez-vous ce match dans vos souvenirs personnels ?

Fournier : Les supporters ne nous parlent que de l’agressivité dans ce match. Alors que, finalement, c’est juste un match de foot où tu as allumé une mèche au départ...

Casoni : Et ça t’a explosé à la gueule ! Mais la légende de ce match a été montée. Quand on évoque la rivalité OM-PSG, il est cité en référence mais, sur le moment, nous avons fait ce que nous devions faire, nous étions contents d’avoir gagné.

Fournier : Ce match a surtout marqué la rivalité chez les supporters et dans les médias. Pour nous, ça faisait partie de notre travail et il y avait du respect. C’était une étape. Mais aussi le début d’un changement médiatique autour du foot, avec la télé qui prend plus de place, les zooms, etc. Ce match est un marqueur.” ● C. C.

* Il avait aussi promis : “L’OM va vivre l’enfer.” De son côté, David Ginola avait prévenu : “Ça va être la guerre.”

Paris-SG - Marseille : 0-1 (0-1)

18 décembre 1992. 19^e journée de Division 1. Parc des Princes. Spectateurs : 42 510. Arbitre : Michel Girard. Avertissements : Fournier (34^e) pour le PSG ; Casoni (13^e), Di Meco (18^e), Sauzée (30^e), Boli (31^e), Angloma (87^e), pour l’OM. But : Boksic (21^e).

Paris-SG : Lama – Llacer (Bravo, 63^e), Ricardo, Roche, Colleter – Fournier, Le Guen (cap), Guérin (Simba 75^e) – Valdo – Calderaro, Ginola. Entraîneur : A. Jorge (POR).

Marseille : Barthez – Angloma, Desailly, Casoni (cap.), Boli, Di Meco (Amoros, 65^e) – Eydelie, Sauzée, Deschamps – A. Pelé, Boksic (Voller, 78^e). Entraîneur : R. Goethals (BEL).





ÉRIC DI MECCO LE POIL À GRATTEUR

L’ancien arrière gauche de l’OM ne se contente pas de donner son avis tranché à la radio et à la télé. Il joue aussi dans un groupe de pop-rock qui reprend les tubes d’Oasis.

Par
Jean-Marie Lanoë, à Marseille

Photos
Stéphane Mantey/L’Équipe

Le bassiste Di Meco avoue, en concert, avoir “plus les jetons qu’avant un match de Ligue des champions”.



Il peinait déjà à lâcher sa basse dans sa chambre de Clairefontaine en 1996, au détriment du repos de Fabien Barthez...



Au chant : Axel Rancurel. À la batterie : Patrick Durand. Aux guitares : Alain Battaglia, Christophe Cesari et Lionel Desblache. Et à la basse... Éric Di Meco. Devant plus de 5 000 spectateurs en première partie de Christophe Maé à la Foire de Marseille, Osiris balance en rangs serrés une toute dernière fois ses décibels depuis la grande scène installée à l'ombre du Vélodrome, début octobre. Devant, contre les barrières, tout le monde connaît le répertoire d'Oasis (aujourd'hui dissous), le groupe mythique de Manchester, de Hello, qui a ouvert le set, à Rock'n'roll Star, qui l'a clos, puisque Osiris est un groupe de reprises. Et un bon !

Tout à l'heure, quand le groupe faisait ses balances, nous avons entendu plusieurs fois : "C'est Di Meco ! Tu connais pas ? Il est marseillais ! De l'OM ! Oui ! Les champions d'Europe ! (En 1993.)" Il fallait voir Éric, en *backstage* sous la tente, à quelques minutes du concert : "J'ai bien plus les jetons qu'avant un match de Ligue des champions ! Le foot, c'était mon métier et j'avais les copains pour me rattraper. Là, je ne maîtrise pas bien. Je me sens seul au

monde, j'ai peur de ne pas être à la hauteur et j'ai le trac. Je suis avec des bons et je ressens comme un délit d'illégitimité. J'ai les jambes qui tremblent... mais j'ai envie d'en découdre !" Et ce sera le meilleur concert jamais donné par le groupe. "Éric a même souri", rigolait Lionel. Il faut dire que Di Meco bosse sa basse comme un malade et que tous répètent une fois par semaine aux studios Decanis, dans le IV^e arrondissement de Marseille. Et ça a payé, car son groupe a participé aux auditions à l'aveugle de *The Voice*, diffusées samedi 19 mars, même si les fauteuils des jurés ne se sont pas retournés.

Revenons-en à la genèse du projet. Pour son association Premiers de cordée, le journaliste et batteur Christian Jeanpierre organise chaque année un concert caritatif à l'Olympia et y fait venir des guests comme Louis Bertignac ou Michael

Jones. "Pour lui, en 2017, j'ai ressorti ma basse et nous avons joué *Sympathy for the Devil*, des Stones", raconte Di Meco. Ami de longue date d'Éric, du temps où ils travaillaient tous deux à la Ville sur les quartiers en 1998, Battaglia est venu voir (et écouter) son pote. Il filme. Il a le bras long musicalement parlant et les deux décident aussitôt après de monter un groupe. Alain connaît des musiciens, Patrick et Lionel. De son côté, Di Meco, qui, il faut le préciser, ne connaît alors rien d'Oasis, profite de l'antenne de RMC et du *Super Moscato Show* pour lancer une annonce : "Nous recherchons un chanteur."

Les Rubettes et Billy Joel

Au tour du jeune Axel, 32 ans, de raconter : "J'étais auditeur et j'entends ça ! Je pensais : « C'est rigolo mais un pro va se positionner. » Une semaine après, Di Meco fait savoir qu'ils n'ont toujours trouvé personne. Dans ma tête, je me suis dit qu'il fallait que j'entre en contact avec lui. Encore une semaine plus tard, je vois s'afficher sur mon portable un numéro que je ne

Il cherche un chanteur au *Super Moscato Show*

Trois guitaristes, un bassiste, un batteur et un chanteur : Osiris adopte un schéma tactique plutôt peu commun sur scène.

Alain Battaglia, guitariste qui connaît Éric Di Meco depuis la fin des années 1990, a fondé avec l’ancien joueur ce groupe de reprises.



Éric Di Meco

58 ans. Né le 7 septembre 1963 à Avignon (Vaucluse). 1,82 m. Arrière gauche. International (23 sélections).

Parcours

Marseille (D2, 1980-1984 puis D1, 1984-1986 et 1988-1994), Nancy (1986-1987), Martigues (D2, 1987-1988), Monaco (1994-1998).

Palmarès

Ligue des champions (1993), Championnat de France (1989, 1990, 1991, 1992 et 1997), Coupe de France (1989).

Il aime le rock. On peut y voir un écho à son jeu fait de tacles appuyés

connaissais pas. C’était Éric, passé par l’intermédiaire de mon beau-père. J’avais rendez-vous pour une répétition à l’espace musical Hyperion, à Marseille.”

Là, tout ne se passe pas bien. Au départ, Di Meco et ses potes le testent sur leurs groupes préférés : les Stones, Marilyn Manson, AC/DC. Il n’y est pas. Axel propose du Oasis et là, ça colle parfaitement ou presque. Il a le même grain, le timbre nasillard de Liam Gallagher, dont il prendra l’attitude, mains dans le dos sur scène. Toute la bande va profiter du Covid-19 pour répéter. Et ça tombe bien car, en reprenant du Oasis, Di Meco et ses compères remettent de facto en avant le foot, car les tagueurs frères Gallagher sont des fans absolus de Manchester City. Alors, il n’est pas rare qu’Osiris joue avec les maillots – parfois introuvables aujourd’hui – des Citizens.

Retour (très) en arrière : au début des années 1980, au centre de formation de l’OM, Éric achète sa première basse. Son

pote Thierry Chancel (qui jouera un peu en équipe première) frappe sur des barils. Terribles premières armes musicales. Dans son mange-disque, les Rubettes puis, sur les conseils d’un ami, Billy Joel. Plus tard, il s’apercevra qu’il n’est pas sur la même longueur d’onde que ses coéquipiers de la grande époque, quand bien même Boli et Waddle s’illustreront sur le pathétique *We’ve Got a Feeling*, mieux connu sous le nom de “Saga Saga Dance”.

C’est l’époque épique où Di Meco file aux concerts, aux Eurockéennes de Belfort – “couverts de boue, nous ne pouvions pas reprendre l’avion comme ça. Comme j’étais international, j’avais des billets Air Inter gratuits!” – ou à Monaco (quand il y jouait, de 1994 à 1998), pour son groupe favori : les Red Hot Chili Peppers. En 1996, à Clairefontaine, où il a emporté sa basse, à la grande surprise d’Aimé Jacquet, lui et ses tablatures cassent les oreilles de son compagnon de chambrée

Fabien Barthez, qui le maudit car pas fan du tout de ses répétitions incessantes sur la magnifique Music Man StingRay noire flambant neuve qu’il s’est offerte. Et quand “Dimec” (comme disait feu Bernard Tapie) raccroche les crampons en 1998, il monte un groupe, In Crust, avec lequel il passe chez Marc Toesca sur TMC à Monaco au *Stars’N’Bars*. Au menu, un morceau de Rage Against The Machine.

Heavy metal, heavy football...

Éric aime le rock qui met le feu. On peut voir dans le style musical qu’il apprécie comme un écho à sa façon de jouer jadis, tout en muscles et en tacles appuyés. Heavy metal, heavy football... Il est aussi et, bien sûr, la cheville ouvrière d’Osiris. Celui qui ouvre des portes. Après le concert de Marseille, c’est lui qui trusterait les autographes et se plierait avec gentillesse aux innombrables demandes de selfies. “Il fait le sale boulot”, nous dira doucement Lionel, le plus soliste de la bande, musicien de profession, intermittent du spectacle.

Justement, Valentin s’est approché de Di Meco. Son père est président des ...





Sur scène, maillots et drapeaux des Citizens trônent afin de rappeler l’attachement des frères Gallagher au club de Manchester.



Il ne surjoue pas l’ex-footballeur. Raide sur scène, à la Bill Wyman, des Stones

... amateurs de Luzenac. “C’est ma jeunesse ! Il m’a parlé, il m’a parlé !” Ce marin-pompier n’en revient pas. Aussi ému que son interlocuteur lui-même devant Noel Gallagher à la télévision.

Un moment culte avec Noel Gallagher

Explication et moment historique d’émotion enfantine pour notre bassiste : la finale de Ligue des champions de l’an dernier entre City et Chelsea à Porto (0-1) est retransmise sur RMC Sport. Le consultant Di Meco commente depuis la tribune de presse. Au bord de la pelouse avant la rencontre, Mohamed Bouhafsi, qui connaît la passion de son compagnon pour Oasis, parvient à intercepter dare-dare Noel Gallagher, fan de City depuis quarante-

sept ans. Séquence culte. Bouhafsi doit faire vite : “Nous avons notre légende, Di Meco, champion d’Europe avec Marseille. Vous êtes son idole ! Il reprend du Oasis, son groupe s’appelle Osiris. Avez-vous un mot pour lui ?” Gallagher répondra avec humour : “J’espère qu’il joue mieux de la guitare que moi !” Di Meco, paralysé par l’émotion, bredouillera un timide : “Hi, Noel !”, le pouce levé...

Pas besoin d’être fan de l’OM pour jouer dans le groupe, même si Christophe Cesari, inspecteur des impôts, est abonné depuis 1988. “Ce que nous venons de faire sur scène me plaît beaucoup, analysait son humble « capitaine », au milieu des stands. J’ai hâte que le groupe existe par lui-même et non par mon nom. Pour ça, il faut qu’on nous voie. Être mis en avant me gêne vis-à-vis de mes potes.” D’ailleurs, il ne surjoue pas l’ancien joueur sur scène pour haranguer le public. Sobre. Comme sa raide attitude, tel un Bill Wyman des Stones. Mais c’est lui, forcément, qui a monté une association pour payer les musiciens et louer des salles. Plus les entrées sont nombreuses et plus les

cachets enflent. Aux alentours de 300€ chacun, même si, à la Foire, Osiris s’est produit gratuitement. La caution Di Meco est un magnifique tremplin. Le minot de Marseille appartient à la légende de l’OM peut-être plus qu’un autre, même s’il est né en Avignon. Les concerts se multiplient. Hier, Marseille, demain, Montpellier. Osiris est un excellent groupe de reprises et, comme pour le foot, Di Meco, pas le plus surdoué, a bossé. Jusqu’à ce que Tapie lui apporte jadis sa confiance, qu’un Barthez assourdi jette l’éponge et, prochainement, que son groupe fasse oublier qu’il en est le promoteur. En attendant : “Tonight, I’m a rock’n’roll star...” ● J.-M. La.





FICHE DE MATCH AU COUP D’ENVOI

ÉQUIPE (4-4-2)

ENTR. : G. GILI



**MARSEILLE-BENFICA : 2-1, DEMI-FINALE
ALLER DE LIGUE DES CHAMPIONS 1990**

**Gérard Gili “NE PAS
AVOIR DE CHANCE
À CE POINT...”**

Pour sa première demi-finale de C1, l'OM du jeune Gérard Gili (37 ans) a disputé une rencontre dingue qui aurait dû, avec plus de réussite, déboucher sur une finale. Mais la main de Vata au retour a (presque) tout effacé. Par Dave Appadoo, à Marseille. Photos Louis Canadas/L'Équipe

L'APPROCHE DU MATCH

"CET OM N'AVAIT PEUR DE RIEN"

«À l'été 1989, pendant un entraînement, Bernard Tapie me dit : « Si t'es d'accord, on repart encore pour un an. Et l'objectif, c'est la Coupe des clubs champions. » Je lui dis : « OK, Bernard, mais quels joueurs tu me donnes pour ça ? Car, pour aller au-dessus, il faut des joueurs qui peuvent regarder Milan, le Bayern, le Real dans les yeux. » Tapie fait le recrutement en dix jours avec des pointures comme Mozer, Tigana, Francescoli, Amoros... En 1988-89, on jouait très direct, on n'avait pas trop la capacité par nos relances de trouver nos milieux dans le cœur du jeu. En 1989-90, on a enfin cette capacité-là, notamment grâce à Tigana et Sauzée. Mais il ne fallait pas non plus avoir trop de possession haute, alors que c'était dans nos cordes, pour ne pas obliger la défense adverse à jouer trop bas, ce qui nous aurait privés de la profondeur indispensable à JPP. Car, offensivement, l'idée forte était claire : servir Papin. Et tout notre jeu devait être pensé par rapport à cette finalité. Donc, parfois, on faisait quelques passes latérales, pour attirer l'adversaire et créer cette profondeur. Et on avait de la personnalité. À Athènes en huitièmes de finale (1-1 sur le terrain de l'AEK), Mozer dit aux autres : « Faites comme moi. » Ils vont dans le couloir un peu exigü, se tournent vers les joueurs grecs, les regardent droit dans les yeux et commencent à leur marcher sur les pieds. Les Grecs les ont pris pour des tarés, le match était gagné avant le coup d'envoi. Cet OM-là n'avait peur de rien. Et était prêt pour le sommet. »



En première période, Didier Deschamps suit Valdo et le prend en marquage individuel sur le côté, ce qui laisse Jean Tigana seul au milieu contre Jonas Thern et Hernani. Et l'axe olympien se fait alors percer à chaque fois.



Jean Castaneda, le remplaçant de Gaëtan Huard, en proie au doute avant cette manche aller.

LE PLAN DE JEU

"LE CASSE-TÊTE VALDO"

«Benfica, c'était une sorte de petit Milan avec des principes de jeu très voisins : 4-4-2 à plat, pressing de zone, etc... À deux différences près : Milan était davantage capable de maintenir son pressing sur la durée d'un match. Benfica, lui, devait davantage procéder par à-coups, et, surtout, les Rossoneri avaient plus d'agressivité dans ce pressing, ils le faisaient plus haut, alors que les Portugais étaient en bloc médian, voire bas. Le gros point fort de cette formation, c'était Valdo, un vrai casse-tête, très déséquilibrant dans les derniers mètres. C'est pour ça que je fais le choix de Didier Deschamps pour se charger spécifiquement de Valdo. L'autre chose qui me tracassait, c'était la gestion de la profondeur dans notre dos. Jean Castaneda était un gardien beaucoup plus conservateur dans son style que Gaëtan Huard, blessé (à la fin du quart de finale retour) contre Sofia (qualification face au CSKA, 1-0, 3-1). Psychologiquement, on le sentait fragile. Son premier match à Brest (1-2) s'était mal passé, il n'avait pas été bon, il avait enten- ...»



Avec Jean Castaneda dans le but à la place de Gaëtan Huard, Carlos Mozer joue en libéro décroché pour gérer la profondeur dans le dos de la défense marseillaise car Castaneda n’a pas la même capacité à jouer loin de son but. Sur les relances, le défenseur brésilien est aussi obligé d’allonger car Franck Sauzée est en individuelle sur Magnusson et Tigana est seul au milieu.

Pour ne pas trop laisser Tigana seul dans l’axe en première période, Chris Waddle a tendance à se recentrer mais va dans les zones où il est moins à l’aise et vient s’empaler dans la densité.



... du des remarques de certains coéquipiers comme « on n’a pas de gardien ». Ça l’avait détruit, on n’arrivait pas à le récupérer. Donc, pour le « sécuriser » un peu, j’ai décidé de mettre Mozer en libéro décroché pour gérer cette fameuse profondeur. Du coup, Franck Sauzée est chargé de prendre l’avant-centre suédois Magnusson en individuel.”

LA CAUSERIE D’AVANT-MATCH “TOI TU AS 80 SÉLECTIONS, TOI TU AS GAGNÉ L’EURO, TOI....”

“Benfica était présenté comme un monstre d’expérience européenne (2 victoires et 4 finales de C1 à l’époque) et l’OM comme un petit nouveau dans ce grand monde. Alors, j’ai écrit devant mes joueurs le nombre de sélections et de faits d’armes de haut niveau que chacun avait. « Toi, tu as 80 sélections ; toi, tu as gagné l’Euro ; toi, tant de phases finales ; toi, tu as tant de matches européens, etc... » Et, en plus de cela, je leur ai dit : « Regardez ce que l’on représente dans les grandes compétitions. Là, ce n’est qu’un match de plus d’une grande compétition dans votre carrière qui en compte déjà un certain nombre. » Je me suis toujours arrangé pour ne pas parler aux joueurs en la présence de Tapie, car, quand j’étais encore à la formation, l’après-midi, il m’arrivait d’aller jouer aux boules avec Gérard Banide qui me disait : « Punaise, avec Bernard, on ne peut pas parler, mon truc auprès des joueurs est tombé à plat après son speech, etc... » Tapie leur disait : « Si je suis le président du plus grand club du monde, c’est vous que je choisis. » Il avait une telle force de persuasion... Il aurait vendu n’importe quoi à n’importe qui. Et, après une entrevue avec Tapie, chaque joueur était convaincu d’être le plus fort, même si ce n’était pas vrai.”

LA PREMIÈRE PÉRIODE “JE ME DIS « QU’IL EST CON CE GILI... »”

“Dès le début, on est fébriles sur phases arrêtées défensives, on concède plusieurs coups de pied arrêtés et le but de Lima (12^e) est un vrai coup dur, car les Portugais ont déjà obtenu ce qu’ils étaient venus chercher : le fameux but à l’extérieur. Notre chance, pour ne pas trop gamberger, c’est d’égaliser rapidement par Sauzée (16^e), nous aussi sur corner. On les frappait très sortant car Carlos Mozer aimait bien partir de loin pour tout arracher sur son impulsion en attaquant la zone de face. Mais Benfica nous fait vraiment mal avec un jeu en un minimum de touches, facilité par le fait qu’ils ont beaucoup d’espaces car on a un joueur de moins au milieu. Sur le banc, je me dis : « Mais qu’il est con ce Gili... ! » Valdo, en allant beaucoup sur le côté gauche, sort Deschamps de l’axe, et Tigana se retrouve seul à un contre deux face à Thern et Hernani. Pendant quasiment une demi-heure, c’est Benfica qui dicte le match. Chris Waddle a tendance à resserrer dans l’axe, mais ça a pour conséquence qu’il s’embarque dans des dribbles vers le côté gauche et va s’empêtrer dans la densité, là où sont déjà Francescoli et Germain. Le rythme du match est très, très élevé car chaque équipe, dès la récupération, veut faire mal. En boxe, on parlerait de match de puncheurs. C’est d’ailleurs comme ça que l’on prend l’avantage par Papin, juste avant la pause (44^e) sur un lancement



Valdo, l’homme à surveiller pour la défense olympienne.

Chris Waddle, ici devant Jonas Thern, le perturbateur dans l’arrière-garde portugaise.





Carlos Mozer, un libéro très offensif.

rapide de Waddle dans la profondeur, car on savait que la vitesse de Jean-Pierre allait faire mal à la charnière Ricardo-Aldair.”

LA MI-TEMPS

“LES CONSIGNES QUE JE VOUS AI DONNÉES NE SONT PAS BONNES”

“Avant même de revenir au vestiaire, je sais comment je vais procéder. Je dis aux joueurs : « On est mal placés sur le terrain. Les consignes que je vous ai données avant le match ne sont pas bonnes car elles ne permettent pas à l’équipe de bien s’exprimer. » Je prends la responsabilité devant eux de ce qui ne s’est pas bien passé. Si je leur avais expliqué qu’ils n’étaient pas assez dedans, pas assez agressifs, ou je ne sais quoi, je les aurais perdus car ils n’auraient aucune confiance dans mon jugement. Donc, je leur dis très brièvement que l’on va arrêter l’individuel, que l’on repasse à deux au milieu axial, que chacun se chargera de Valdo quand il viendra dans sa zone, que l’on arrête aussi de prendre Magnusson en individuel pour retrouver une égalité numérique dans toutes les zones. Ensuite, les joueurs échangent et rappellent les situations de la première période où l’adversaire, sous la pression, a perdu aussi le ballon : « Celui qui est face à moi n’a pas l’air très bon ; moi, le mien panique un peu quand je l’agresse, etc... » Donc, ils comprennent d’autant plus que, mieux positionnés, ils peuvent leur faire mal car ils ont vu certains joueurs de Benfica « savonner » un peu quand on les pressait. Et tout le monde repart regonflé au maximum, fort du nouveau dispositif du coach et de leur propre ressenti où ils savent qu’en face ce n’est pas meilleur qu’eux. ...

En seconde période, l’OM passe en marquage de zone. Deschamps n’est plus spécifiquement sur Valdo, ni Sauzée sur Magnusson. Marseille peut enfin mettre la pression sur Benfica sans jamais être en infériorité numérique.





LA SECONDE PÉRIODE “JE NOUS SENS DÉSORMAIS TRÈS AU-DESSUS”

“C’est quasiment une autre rencontre qui débute. D’autant qu’il y a une donnée que je pressens, c’est la dimension physique. Je sais mon équipe vraiment très forte sur ce plan alors que je note assez vite que quelques joueurs de Benfica «lâchent», qu’ils reviennent avec plus de difficultés. Je me dis que si l’on maintient cette pression que l’on est désormais capable de mettre avec nos ajustements, ça peut craquer en face. Pour cela, il faut un but. Car, tant que le score est comme cela, c’est-à-dire pas trop défavorable pour eux en vue du retour, ils vont s’accrocher autant qu’ils peuvent. Mais si on marque ce troisième but, ensuite, ils peuvent exploser et en prendre beaucoup dans la foulée. L’équipe est vraiment en place et marche sur l’adversaire car on ne se déstructure plus en voulant prendre Valdo au marquage. Maintenant, on peut les attraper, on est sur les zones de contact. Au milieu, on reste à deux et, surtout, on peut jouer en avançant alors qu’en première période, on passait notre temps à compenser en reculant. Et c’est parce qu’on a désormais le jeu face à nous que l’on peut accélérer, comme sur le centre de Bruno Germain, bien lancé par Enzo Francescoli, pour Jean-Pierre Papin qui reprend de l’extérieur sur le

Jean-Pierre Papin, le buteur dévoreur de grands espaces.



L'entrejeu stabilisé, Waddle reprend son côté droit et joue Veloso en un contre un. L'Anglais peut alors trouver l'appel croisé de Papin, côté droit ou en profondeur.



Philippe Vercruysse, un joker pour tenter de faire une plus grande différence.

poteau du but portugais (48^e). Cette action nous prouve que l'on a retrouvé notre harmonie de jeu, chacun se déplace bien par rapport au partenaire. Et moi, je suis alors persuadé que l'on va en mettre vite un autre car je me mets à la place de l'adversaire qui comprend que ce n'est plus le même Olympique de Marseille et qu'il va devoir tenir quarante-cinq minutes face à ce rouleau compresseur. Quand tu sais que tu vas autant souffrir, cela peut impacter ta vaillance et ta résistance. Et je sens que la qualification pour la finale est en train de se jouer là. Car, non seulement avec deux buts d'avance, on serait en bonne position comptable mais, surtout, je pense que l'on est en train de les marquer mentalement en vue de la manche retour. Comme je nous sens désormais très au-dessus, je fais entrer Philippe Vercruysse à la place d'Éric Di Meco (58^e, *Germain reculant au poste de latéral gauche*) car, balle au pied, il fait de vraies différences, surtout face à une défense sur les talons. Francescoli passe un peu côté gauche pour faire parler sa qualité d'élimination car, maintenant, Benfica ne sort plus de son camp, ils sont à l'arrache sur tout. Pour reprendre l'expression de Charles Biétry, le penalty a longtemps mijoté, avec plusieurs situations très « sifflables »... mais il n'est jamais arrivé. Et Veloso, déjà averti, qui ceinture Waddle partant au but, ne prend pas le second jaune synonyme d'expulsion alors que la faute est sifflée. Bref..."

LA DERNIÈRE DEMI-HEURE DE FOLIE

"SI ON LA REJOUÉ, ÇA FAIT 5-1 MINIMUM"

"Même sans ces faits de jeu, on doit faire la différence, Francescoli est à deux doigts de mettre le but de l'année : sur une remise de la tête de Germain, Enzo contrôle en l'air en retrait, puis repivote vers le but en éliminant le défenseur, ouvre le pied aux six mètres mais le gardien Silvino repousse du bout d'un genou (63^e). À ce moment-là, je me dis que ça commence à faire beaucoup et ça me tracasse car c'est rare à ce niveau-là d'avoir autant de marge, autant d'occases nettes. Et pourtant, on ne marque pas ce satané troisième but qui changerait tout. Celui aussi qui fait un festival, c'est Chris Waddle. Car, désormais, il est sur son côté droit et peut jouer Veloso systématiquement en un contre un. Et sa passe incurvée dans la profondeur pour Jean-Pierre Papin à droite qui centre impeccablement pour Enzo Francescoli. Du banc de touche, je crois qu'il y a but, alors que le ballon vient flirter avec le poteau droit (73^e). Quelques minutes avant deux occasions sauvées sur la ligne, la première de Carlos Mozer au second poteau avec l'effet du ballon qui passe sous le bras de Veloso mais n'entre pas dans le but, et la seconde, trente secondes plus tard sur la tête de Bruno Germain enlevée du bout du tibia par José Carlos (79^e). Benfica est dans les cordes, quasiment les genoux à terre, mais s'accroche à tout ce qu'il peut pour ne pas tomber car, s'il tombe, la chute est définitive. C'est fou car si on rejoue cette dernière demi-heure dix fois, ça fait 5-1 minimum tous les jours. Après cette double occasion, notre moment très fort est un peu passé. Et, moins une, Benfica aurait pu réussir le hold-up de la saison avec l'occase de Valdo dans les arrêts de jeu qui bute sur Jean Castaneda alors qu'il a deux partenaires seuls au point de penalty face au but vide..." ●●●



Enzo Francescoli, un artiste, bien difficile à maîtriser.



Au moment où Marseille est clairement au-dessus de Benfica, Philippe Vercruysse entre à la place d'Éric Di Meco (Germain recule au poste de latéral). Avec quatre joueurs offensifs désormais, l'OM submerge Benfica.

LES STATS

Marseille		Benfica
17	TIRS	6
7	TIRS CADRÉS	4
7	CORNERS	4
28	FAUTES COMMISES	32

LES BUTS

0-1 Lima (12^e)
1-1 Sauzée (16^e)
2-1 Papin (44^e)

L’IMAGE QUI RESTE

“ON N’AURAIT JAMAIS DÛ ENTENDRE PARLER DE LA MAIN DE VATA”

“À la fin du match, je suis partagé. D’un côté, je me dis qu’on a été très largement supérieurs et que si l’on arrive à reproduire notre performance de la seconde période, on peut leur faire très mal au stade de la Luz. D’un autre, je regrette d’avoir voulu m’adapter à Benfica en première période. Chercher à s’adapter, c’est se soumettre à l’adversaire et on a davantage l’adhésion des joueurs quand on les fait jouer sur leurs forces. Car, vraiment, au sortir du match, je sais que l’on est plus forts. Mais j’ai la sensation que l’on a laissé passer l’occasion. Certes, on n’a pas eu de chance. Mais ne pas avoir de chance à ce point, ça devient quasiment une faute au plus haut niveau. Avec deux buts d’avance, on n’aurait jamais dû entendre parler de la main de Vata. Oui, cette équipe aurait dû être championne d’Europe.” **● D. A.**

FICHE DE MATCH AU COUP DE SIFFLET FINAL

ÉQUIPE (4-2-3-1)

ENTR. : G. GILI



ÉQUIPE (4-4-1-1)

ENTR. : S.-G. ERIKSSON (SUE)

Papin-Francescoli, un duo en or pour un OM de gala.

LE QUIZ DU COACH 4/7

“Qui était alors l’entraîneur de Benfica ?

C’était le Suédois Sven-Göran Eriksson.

(VRAI.) 1/1.

Quelle était la nationalité de l’arbitre du match ?

Ah, je m’en souviens, il s’appelait M. Courtney. Donc un Anglais, je suppose.

(VRAI.) 2/2.

Combien de cartons ont été adressés aux joueurs marseillais ?

Mmm... À mon avis, vu ce que Mozer a mis à Magnusson, il a dû être averti et il ne devait pas être le seul. Je dirais deux ou trois. (FAUX. Aucun joueur de l’OM n’a été averti lors de ce match contre 3 cartons à Benfica). 2/3.

Combien de demi-finales de Coupes d’Europe avait jouées l’Olympique de Marseille avant ce rendez-vous face à Benfica ?

Avec Gérard Banide, ils en avaient joué une pas longtemps avant nous... Je dirais trois, peut-être.

(FAUX. L’OM n’en avait joué qu’une, en Coupe des vainqueurs de coupe 1987-88 face à l’Ajax Amsterdam (0-3 ; 2-1). 2/4.

Dans cette édition de C1, avant ce match face à l’OM, Benfica a disputé six rencontres. Pour combien de victoires ?

Ils étaient forts cette année là, très costauds, ils ne prenaient quasiment aucun but... Allez, je dirais 6. (VRAI.) 3/5.

Papin finit meilleur buteur de la C1 cette année-là, à égalité avec Romario, le Brésilien du PSV Eindhoven, Romario. Avec combien de buts ?

Je dirais 5 ou 6... 6, peut-être. (VRAI.) 4/6.

Cette saison 1989-1990, l’OM dispute, toutes compétitions confondues, 51 matches. En inscrivant plus ou moins de 100 buts au total ?

Je pense dans les 90 et quelques... Donc moins de 100 buts. (FAUX. Marseille marque 102 buts cette saison-là). 4/7.” **● D. A.**

L'ÉQUIPE
DU SOIR

DIFFUSEUR OFFICIEL

de décryptages sportifs

DIFFUSEUR OFFICIEL

**d'analyses
en profondeur**

DIFFUSEUR OFFICIEL

**de chroniqueurs
passionnés**

du lundi au vendredi à 19h45 et 22h30 — dimanche à 22h30

la chaine

L'ÉQUIPE



MARSEILLE VERSION “FILOU”

Par
Thomas Simon, à Marseille

Photos
Hugues Lawson Body/L'Équipe

Arrivé bébé dans la cité phocéenne, Toifilou Maoulida, actuel coach adjoint des U19 de l'OM, joue les guides pour raconter “son” Marseille.

ATLAS

Marseille, France

Population

871 103 habitants

Température moyenne l'hiver

10 °C.

Température moyenne l'été

23 °C.

Soleil 7,7 heures par jour.

Précipitations 53 jours par an.

Vitesse moyenne du vent

2,9 m/s

Du haut du boulevard Lavéran, dans le XIII^e arrondissement, même les murs élevés ces dernières années ne cachent pas la brutalité de ce monstre de béton de 237 mètres de long qui serpente. La cité des Lauriers broie et absorbe le reste du panorama de Malpassé. “Eh ouais, imagine, A-B-C-D-E... Ça va jusqu'à O, et tu as treize étages”, explique Toifilou Maoulida (42 ans), arrivé en provenance de Mayotte alors qu'il n'avait pas 1 an. Lui, c'était le E, au sixième. Mais lui, c'était surtout le terrain gris, légende collective d'ici devenue vestige. Il a tout vu : les feintes, les frappes, les coups de pied et les coups de poing, les embrassades et les empoignades ; tout entendu : les cris, des enfants et leurs parents, la joie, la rage, la

tchatte et les insultes, l'argot marseillais et les langues du monde entier. Mais il s'est toujours tu. Le parking qui l'a remplacé n'a emporté aucun souvenir. “Cinq contre cinq, le gagnant restait, il fallait voir le monde... Quinze jours d'attente pour jouer.” “Filou” est bien d'ici. À ses côtés, il y avait Tito, Aziz, les deux Hichem, Banane. “Au départ, ce terrain était à la Ville, qui le fermait. C'était une mission, on sautait le grillage ou on faisait des trous pour s'y faufiler, le gardien envoyait ses chiens. C'était la cavalcade. La mairie a fini par comprendre et a ouvert.”

La veille de ma venue, il a appelé des contacts internes pour qu'on entre aux Lauriers, expliqué le sujet qu'on y consacrait, à lui, à la ville, et donc à



61

eux, les Quartiers Nord. Refus ferme, pas de photo, personne à l'intérieur. On se contente d'en faire le tour dans la C3 blanche immatriculée 77 louée à la gare Saint-Charles.

Les Bleuets, les Cèdres, les Genêts...

Du siège passager, l'ancien attaquant de l'OM (janvier 2006-juin 2007), désormais entraîneur adjoint des U19, constate les changements depuis sa dernière apparition dans les parages. L'arrêt de bus du 38 – où les contrôleurs se font plus discrets qu'un supporter du PSG sur la Canebière – qu'il prenait si souvent a été déplacé. Descendre la rue de Marathon pour passer devant l'école des Éléphants semble lui procurer une émotion contenue.

Il ne souhaite pas s'éterniser dans le coin. Il montre du doigt ce qui a disparu. La tour B des Cypres a été foudroyée. Pas loin des Lauriers, il y a les Bleuets, les Cèdres, les Oliviers, les Genêts... Ces noms éveillent mes sens et les siens. "Ça sent bon, c'est beau." Mais, même les yeux fermés, l'échappatoire est illusoire. Tout, autour de nous, ramène à une réalité radicalement différente, celle de milliers de gens entassés, étouffés par le bruit, écrasés par le poids et la hauteur des bâtiments. Ici, rien ne change, à part les saisons et, comme l'évacuerait Akhenaton de ce ghetto-blasters scotché sur le guidon d'un vélo bricolé dans le quartier, "tu baves du béton, craches du béton, chies du béton". On a tous besoin de respirer. ...

PRATIQUE

Décalage horaire Aucun
Distance Paris-Marseille

661 km à vol d'oiseau,
1 h 15 en avion, un peu plus
de 3 heures en TGV.

Prix du billet d'avion

145 euros en moyenne
l'aller-retour.

Prix du billet de train

De 26 à 313 euros l'aller-retour.

Une nuit d'hôtel

76 euros en moyenne.

Ticket de transports en commun 1,60 euro



Maoulida n'a rien oublié de son enfance, des lieux qui l'ont vu grandir. La Corniche, le club de Bonneveine. Bienvenue dans le Marseille de "Filou" !

... Direction le parc de Font Obscure, "le poumon vert des XIII^e et XIV^e arrondissements". Un conducteur coupe le rond-point et le prend par la gauche pour remonter l'avenue Prosper-Mérimée où des résidents aux visages abîmés par la vie, les bras chargés de cabas remplis au centre commercial du Merlan, attendent le bus dans le vacarme routier qui se mélange aux coups de mistral. Les ganaches de Mélenchon et Arthaud tapissent les murs. Immédiatement, à l'intérieur, l'ordinaire devient remarquable. Il y a de l'herbe, des feuilles, des fleurs et des arbres en fleurs. Une tripotée de pigeons picore des poignées de pain éparpillé en pagaille à mes pieds. Il y a ce silence, relatif mais saisissant.

Les potes du pain, camembert, thon

Peu d'enfants, à peine quelques flâneurs, des promeneurs. Notre guide particulier souffle : "Venir ici était une vraie respiration, une bouffée d'oxygène. Cela permettait d'évacuer, de se changer les idées." Ici, on peut momentanément tout oublier. Le soleil printanier qui berce les heures de la sieste chère aux Phocéens m'invite à regarder au loin. La vue sur la rade est à couper le souffle qu'on vient de reprendre. "Filou" m'indique les îles du Frioul.

Pour la première fois depuis mon arrivée, je revois la basilique Notre-Dame de la Garde et je me dis que la Bonne Mère veille aussi, de là-bas,



ON SORT OÙ ?

Cinq options pour fêter une victoire de l'OM

1. Le Bar de la Plaine

À l'angle de la place Jean-Jaurès dans un quartier emblématique de la ville, pour celles et ceux qui veulent que la ferveur exprimée au stade ou devant la télé continue de s'élever et qui recherchent la simplicité et l'authenticité. Norme marseillaise certifiée conforme.

2. Le Sport Beach

Situé en bord de mer à l'Escale Borély, idéal pour prendre l'apéro, puis admirer un coucher de soleil après un succès postméridien, ou, pour les plus gourmets, se faire plaisir avec la cuisine méditerranéenne. Et pour ceux qui se font mettre fanny au baby-foot, c'est tournée offerte obligée.

3. Le Coco Bongo

En face de la mer, derrière les plages du Prado, dans un univers tropical inspiré de la jungle, avec des soirées à thèmes, pour partager un verre entre amis, danser ou même se laisser aller à pousser la chansonnette lors d'un karaoké.

4. Le Rooftop des Terrasses du Port

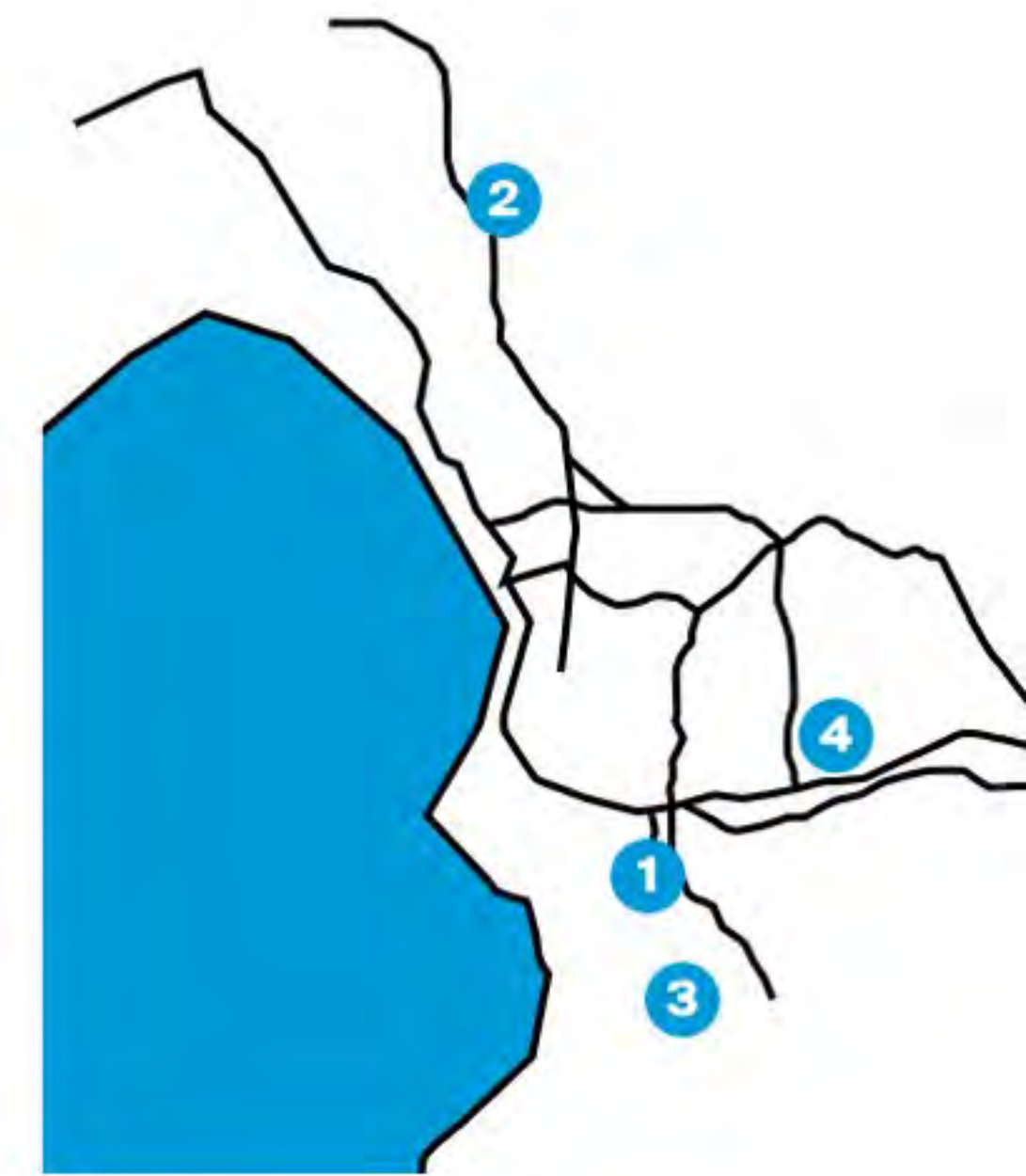
Le cadre est unique pour ceux qui aiment être perchés, admirer le panorama tout en déhanché ou juste chiller posé, "à la bien", dans un coin aménagé. Les affamés n'ont qu'un étage à descendre pour se ravitailler.

5. Le Bazar (hiver)/La Palmeraie (été)

À un peu plus d'un kilomètre à pied du Vélodrome, deux noms pour une seule boîte – très souvent blindée – et un même plaisir, celui de danser. Mais pour ça, il va falloir y entrer et ça, ce n'est pas gagné.



TEMPS ADDITIONNEL Le Marseille de Maoulida



STADES

1. Orange Vélodrome

3, bld Michelet, 13008 Marseille

Équipe résidente OM

Inauguration 13 juin 1937

Capacité 67 394 places

2. Stade La Martine

42, chemin de la Martine,
13015 Marseille

Équipe résidente Athlético

Aix Marseille Provence (N3)

Capacité 1990 places

3. Stade Paul Le Cesne

rebaptisé OM Campus

94, rue Jules-Isaac,
13009 Marseille

Équipes résidentes Féminines,
amateurs et jeunes de l'OM

Capacité Trois terrains ; dont
deux homologués pour les
compétitions nationales : terrain
Roger-Scotti (500 places) et
terrain Éric Di Meco (150 places)

Inauguration 14 octobre 2018

4. Stade de La Pomme

464, bld Mireille Lauze,
13011 Marseille

Équipe résidente

Sporting Club Air Bel (jeunes)

Inauguration

15 novembre 2017

Capacité 350 places

sur les siens qui (sur-) vivent dans une autre Marseille. "C'était le seul bout de pelouse qu'on pouvait trouver pour le ballon. C'est en pente, c'est contraignant, mais on se trouvait un carré pas trop en dévers. Avec les amis, pain, camembert, thon, et voilà. On s'y retrouvait aussi avec la communauté mahoraise pour de grands pique-niques." La saveur des mabawas, ces ailes de poulet frites qu'il accompagnait de bananes plantain, lui revient en bouche. Et puis, ici, "il y a un petit côté romantique, c'était aussi les rendez-vous avec les filles, les premiers flirts. T'es timide, tu ne veux pas que le quartier te voie".

La sortie du parc éclate le répit offert par cette bulle d'air. Il faut à nouveau se faire engloutir par ce bitume qui dévore pour se rendre à la station de métro Malpassé et l'écouter raconter. "Je rejoignais mon ami Hamidou de Frais-Vallon pour aller à l'entraînement à Bonneveine au sud de la ville. Ensuite, on prenait un bus au Prado jusqu'au stade. On mettait plus d'une heure pour tout traverser. Le président du club essayait de nous filer des tickets. Le retour était tardif et parfois compliqué, c'était la débrouille. Alors "Jeannot", un dirigeant qui nous considérait comme ses enfants, nous remontait dans sa 205 blanche. Avec Hamidou, quand on passait devant le Vélodrome, je lui disais : « Je vais réaliser mon rêve et y jouer avec l'OM. » Ce stade, mon frère m'y a emmené pour mes 11 ans, en 1990 contre Nice, but de Papin (1-0,

1^{re} journée). Après, pour y retourner, c'était à la gratte. Un stadier me laissait passer, c'était en populaires Nord à l'époque. Comme j'étais maigre, j'arrivais ensuite à m'engouffrer dans l'espace d'un grillage pour être encore mieux placé en quart de virage."

Une bandelette pour Ibrahim Ali

Le photographe a besoin de lui, j'attends. Un artisan plâtrier constate, affolé, les dégâts sur le pare-chocs avant d'une Audi A5 que son aîné vient de fracasser en se garant. Un jeune, cheveux tirés en arrière sous une casquette, fait le mariole sur Snap, puis s'allume une clope. Le parking est blindé. J'aperçois le pic de l'Étoile. L'ex-joueur revient : "Il nous arrivait d'y monter en marchant depuis les Lauriers, puis le Merlan, la Batarelle. De là-haut, tu as la vue sur tout Marseille, c'est un régal. On avait cette volonté de voir autre chose, de s'évader." Pour la première fois, notre local a besoin du GPS de son portable, qui m'ordonne de conduire prudemment.

Sur le trajet de l'étape suivante, on parle de ses fameuses bandelettes sorties de ses chaussettes pour célébrer ses buts. "Je les préparais à l'écart dans le coin douche ou les toilettes. C'était confidentiel. Pour plaisanter, Habib Beye m'en avait préparé une pour vendre sa voiture. On m'a même contacté pour que je fasse de la pub, que je passe des messages politiques. J'ai toujours ...



Se souvenir des belles choses : les folies le long de la grande bleue, les concerts de rap au Dôme sans jamais se détacher de la réalité quotidienne et de ses drames comme celui d'Ibrahim Ali.

... refusé." Celle brandie face à Nantes en Coupe de France 2007 est le prétexte à notre prochain arrêt à la croisée du XIV^e et du XV^e. Sur son siège, il la reproduit, à l'identique : "À la mémoire d'Ibrahim Ali (*Chibaco*).". Là, au carrefour des Aygalades, le 21 février 1995, ce minot de 17 ans d'origine comorienne s'est fait tuer d'une balle dans le dos par un colleur d'affiches du Front National. "On n'oublie pas et il ne faut jamais oublier. On l'a tué pour sa couleur de peau. Ce crime a été un véritable traumatisme. On s'est tous sentis concernés."

"Il y a vraiment plusieurs Marseille"

L'avenue porte son nom depuis un peu plus d'un an seulement. Elle paraît sans fin, triste, et se termine ici, adossée à un entrepôt Kiloutou. Au sol, des déchets que le vent balaye, et le reste d'une gerbe de fleurs totalement desséchées. Sur un panneau en bois placardé au mur décrépi, un graff représente le regretté. Il y a de la couleur qui redonne un peu de chaleur à ce lieu qui souffre, avec cette question : "Combien d'Ibrahim Ali avant qu'on se réveille ?" Chibaco sortait d'une répétition au centre culturel Mirabeau avec ses collègues de rap de la Savine, les B.Vice. Cette musique, et plus largement la culture hip-hop, l'avait envoûté, comme beaucoup d'autres. Toifilou Maoulida, qui a essayé vite fait de taguer, n'y a pas échappé. "Tu sais que le clip en noir et blanc de *Petit Frère*, d'IAM, a été tourné aux Lauriers ? J'étais là ! Malek

(Freeman) était de chez nous. Sa famille habitait bâtiment D. À travers lui, on suivait le groupe. J'ai pu les voir en concert au Dôme."

On se pointe à l'Esplanade de Saint-Just. Sans son marché, la place est vide, sans âme. La coupole en acier inaugurée en 1994 a pris un coup de vieux. Elle ne dégage et ne renvoie pas la même énergie, ni la même puissance que *le Café* et *l'Espace Julien* ou *l'Afranchi*, autres lieux de concert bien plus importants dans l'histoire de ce mouvement sur la planète Mars. Mais c'est ici que sont gravés les instants qu'il chérit. "J'y ai aussi vu les Psy 4, le 3^{ème} Œil et la Fonky Family pour sa tournée Art de rue. Leur chanson *La nuit* représentait ce qu'on faisait plus jeune : rôder en voiture avec la musique, des gars qui fument, pas moi, tu fais un tour au centre-ville, tu branches les filles. Le numéro 1, c'est *Le Rat Luciano*", monument vivant et rappeur préféré de vos rappeurs préférés, d'hier, d'aujourd'hui et sans doute de demain.

On s'apprête à traverser quand un mec passe en scooter avec un ventilateur que le vent et la vitesse font tourner. "Marseille est unique." Le temps de découvrir le slow food, surprenant concept du casse-dalle qui arrive moins vite qu'un but de Rongier, et on file à Malmousque, enfin façon de parler, vu que la rue des Catalans pour accéder à la Corniche en fin d'après-midi est plus compliquée qu'un Classique face au PSG. Dans les bouchons, il peste après la construction de résidences en



face de la plage : “Quel gâchis de mettre encore du béton là ! Oh, tu vois même plus la mer !” La grande bleue apparaît, majestueuse, instantanément absorbante. Et renforce la sensation partagée d’un déchirement. “Il y a vraiment plusieurs Marseille. T’as vu le contraste, le changement de décor ? Certains des Quartiers Nord ne sont jamais venus là. Ils n’ont jamais vu ça...”

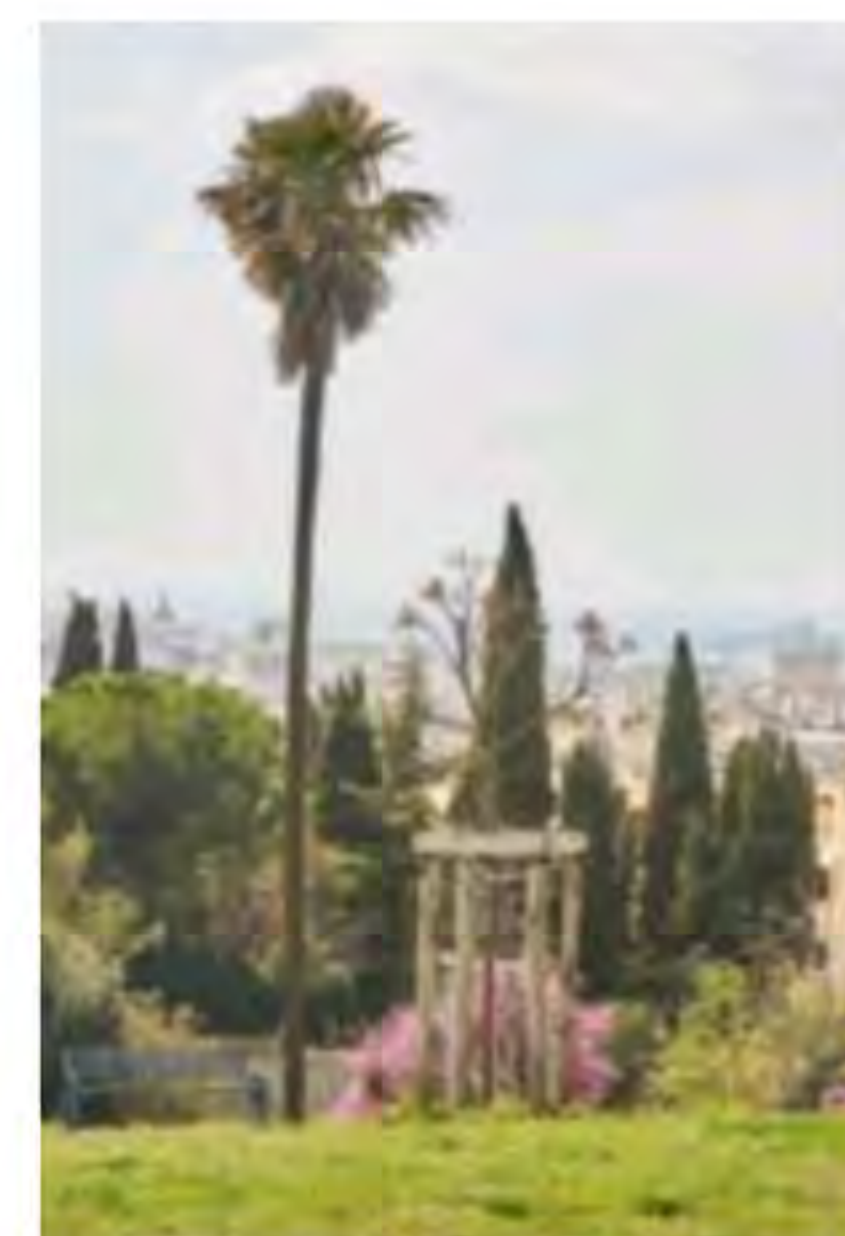
Sauter de 15 mètres et éviter de passer “pour une mauviette”

Lui, ado, descendait ici l’été avec sa petite bande, entre l’Anse de la Fausse Monnaie et le Marégraphe, pour défier les 15 mètres de haut qui les séparaient de la mer et sauter, comme dans le film *Corniche Kennedy* de Dominique Cabrera. “T’as vu les rochers en bas ? Pour pas se rater, fallait prendre de l’élan. Tu sautes mal, tu glisses, tu risques ta vie...” Derrière nous, le petit train touristique casse le rythme monotone des coureurs qui défilent en short, la foulée lourde. “On était des fadas. On aimait l’adrénaline, les sensations fortes. On se la jouait dur sans l’être. On était beaucoup dans : « Qu’est-ce que je renvoie comme image ? » Si tu n’osais pas, tu étais une mauviette. Tu le faisais, c’était : « Oh, Toifilou, il a sauté de là-haut, il a battu le record du quartier. »

À l’Estaque, sur la plage de Corbières, on sautait d’une grue abandonnée. J’étais le premier des vaillants, comme on s’appelait. Mais on

était insouciant, inconscient. Écris-le, il ne faut pas faire ça.”

Il ne peut pas terminer “son Marseille” sans un crochet par le SC Montredon Bonneveine et mettre du concret sur ce trajet depuis Malpassé. Sur l’une des grilles d’entrée, quelques stickers pro-OM et anti-PSG, premières manifestations visibles de la rivalité depuis le “Paris, Pari (*sic*), on t’encul (*sic*) !” aperçu sur un coin de mur de la Commanderie (“Y a dégum qui l’appelle autrement ici, même les petits”, m’a-t-on dit) en allant récupérer notre accompagnateur. Une fois la grille franchie, on m’interpelle : “J’aime pas les Parisiens mais l’extra-terrestre (*Mbappé*), il faut lui donner le Ballon d’Or cette année !” Thierry et Henry sont là mais pas “Dédé”, tout juste parti. Avec leur “Filou”, ils font revivre le passé, reparlent de Jeannot, des pizzas qu’il payait après les succès, de l’ancien stade en terre, du “phénomène Piccolo”, alias Mehdi. “Mon meilleur ami, petit, numéro 10, dribbleur à la Maradona, meilleur que nous tous. Et puis les sorties, les filles... Au centre d’Avignon, ils ont trouvé du shit sous son lit. Viré.” À la buvette, il y a des bonbons pour les minots : le crocodile et le schtroumpf sont à 7 centimes, l’œuf et la fraise à 5. Luc, au club depuis 1987, débarque. Maoulida le prend pour la photo : “C’est pour *France Football*, on termine la journée, du Nord au Sud, je leur ai fait ma ville...” Marseille en vrai. Moi aussi, je le jure sur la tête à Basile. 🟡 T. S.



Direction le parc de Font Obscure, la bulle d’oxygène des Quartiers Nord, l’un des premiers terrains de jeu de “Filou”.



LA CITÉ DU GRAFF

Plusieurs quartiers marseillais accueillent des graffitis et des tags en l'honneur de l'OM. Visite guidée.

Par Bérénice Marmonier. Photos Laurent Le Crabe/L'Équipe

Elle lui va plutôt bien la cape, à Arkadiusz Milik. Mi-archange, mi-empereur, c'est bien l'attaquant polonais de l'OM qui s'affiche fièrement sur l'un des murs de la rue du Rouet, près de la chapelle Saint-Joseph. Une œuvre toute fraîche, puisqu'elle vient d'être réalisée par le peintre graffeur Franck Conte, fin mars. "Je me suis inspiré d'un des vitraux de la basilique du Sacré-Cœur de Marseille, que j'ai repris quasiment à l'identique", souligne l'artiste de 40 ans, qui l'a achevée en quelques heures. "J'aime peindre les joueurs en icônes religieuses, car le football, c'est la religion qui unit les Marseillais", rappelle-t-il. Franck Conte est un habitué du genre, un amoureux de l'OM et du tag

depuis son enfance passée du côté d'Agen, que sa passion a ramené à Marseille en 2016.

À son actif déjà, un graff du gardien Steve Mandanda, transformé en panthère "saiyan" (référence au manga *Dragon Ball*), rue de la Paix Marcel-Paul (à proximité du Vieux-Port). Un peu plus loin, l'ex-coach de l'OM André Villas-Boas mué en marin ou un Dimitri Payet victorieux sur un rideau d'un opticien marseillais. Mais c'est son graff de Luiz Gustavo, ancien milieu de l'OM (2017-2019), place de Lorette, qui a fait le buzz sur les réseaux sociaux quelques années plus tôt, au point que le street artiste a été contacté par le club. "Leurs équipes de communication venaient me filmer dès que je peignais un joueur. J'ai réalisé deux œuvres, dont une de Bernard Tapie dans la boutique de l'OM sur la Canebière", se rappelle Conte, qui vend aussi ses œuvres sur son compte Instagram.

Signature du temps et de son tempérament

Des graffs dédiés à l'OM dans la citée phocéenne, il y en a une poignée, disséminés près du Vélodrome ou en plein centre, du côté du cours Julien et du Panier. Mais ils se font finalement discrets dans ces quartiers colorés aujourd'hui recouverts de tags, de l'entrée des immeubles aux soubassements des toits. "Contrairement à la musique, le sport et la peinture sont deux univers qui ne se rencontrent que très rarement", analyse Franck Conte. Mais, à Marseille, le graffiti fait partie de

UNE COLLECTION STREET ART XXL AU MUCEM

Ces dernières années, le Mucem – le Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée –, ouvert à Marseille en 2013, a constitué l'une des plus importantes collections aujourd'hui répertoriées en Europe sur le thème du graffiti. De mai 2017 à janvier 2018, l'établissement culturel lui a dédié une exposition, "Graffiti en Méditerranée". Un ensemble de près de 1500 objets – panneaux graffés, d'affiches, d'autocollants, de marqueurs, de bombes, de magazines – conservés dans les réserves du musée, au Centre de conservation et de ressources (CCR) de la Belle de Mai, a ainsi été présenté au public. Tous ces objets avaient été acquis dans le cadre de campagnes d'enquêtes-collectes réalisées en France, en Europe et au Maghreb, au plus près des lieux et des acteurs ayant accompagné la naissance et le développement du graffiti. ● B. M.



l'histoire, comme une signature du temps et de son tempérament sur ses murs. Un art visuel qui compose la "culture urbaine", à l'instar du rap et du break, débarquée dans les années 1970 et 1980 à Marseille, "notamment grâce aux porte-avions américains qui mouillaient au port, souligne Alexandra Blanc Vea, guide conférencière de l'Office du tourisme de Marseille. La projection du film *Beat Street* mettant en lumière le milieu du hip-hop et du graffiti lors du Festival de Cannes en 1984 va accélérer son introduction dans la ville."

Les premiers graffs arrivent peu après dans Marseille, et notamment dans le métro. Philippe Subrini, créateur des premières émissions radio dédiées au hip-hop sur les ondes locales, a narré cette épopée dans le livre *M.A.R.S. histoires et légendes du hip-hop marseillais* de Julien Valnet : "Quand les jeunes vont voir que dans le film, on bombe le métro... Il y en a, qu'est-ce qu'ils vont faire ? Un jour, je reçois un coup de téléphone de la

régie des transports. Je me présente et ils m'annoncent que des jeunes qui écoutent l'émission sont entrés dans le métro et ont voulu bomber la station du Rond-point du Prado. Des traces étaient encore visibles il y a quelques années."

"Prouver qu'on était un vrai vandale"

Les années 1990 et 2000 signent l'avènement de la pratique. Les graffeurs se font discrets, surtout la nuit, avec leurs bombes "qu'il fallait voler dans les magasins pour prouver qu'on était un vrai vandale", s'amuse Alexandra Blanc Vea. Pour y recouvrir les murs de fresques ou simplement de leur "blaze", leur nom. Comme ceux de Rish, Gamo ou de Difuz. Ils ont longtemps été traqués, détestés. L'image du caractère sulfureux de la cité phocéenne. Puis le vent (ou plutôt le mistral) a tourné. La culture urbaine est devenue branchée, le rap adoubé, les graffeurs vandales transformés, pour certains, en artistes de l'art urbain. "À Marseille, le fait que la ville ait été capitale européenne de la culture en 2013 a changé le regard des gens sur le graffiti", souligne Alexandra Blanc Vea. Depuis, des artistes de renommée mondiale viennent régulièrement laisser leur empreinte, chacun à leur manière. Comme le mosaïste de rue parisien Invader, invité en 2020 à disséminer ses célèbres Pac-Man. Avec, près du cours Julien, un hommage en bleu et blanc à Zinedine Zidane, né à Marseille, près de cinquante ans plus tôt. Forcément. ●

"J'aime peindre les joueurs en icônes religieuses, car le foot, c'est la religion qui unit les Marseillais"

Franck Conte, street artiste



CE BALLON QUE JPP N'AVAIT PAS VU VENIR

Lauréat en 1991, à sa grande surprise, après une saison faste avec l'OM, Jean-Pierre Papin raconte ces moments forcément indélébiles qui l'ont fait entrer dans une autre dimension.

Par Jean-Marie Lanoë. Photos Paul Arnaud/L'Équipe



“Je ne voulais pas le croire, je croyais que c'était une blague. François de Montvalon (*alors rédacteur en chef de France Football*) m'a téléphoné et m'a dit comme ça, de but en blanc : « Je t'appelle pour le Ballon d'Or. » Je lui ai répondu : « Arrête tes conneries. » Je le connaissais un peu, il m'a donné les chiffres, ça a été une grosse surprise.” Ce que nous raconte ce jour-là Jean-Pierre Papin (58 ans) à Chartres, dont il entraîne le club en National 2, au restaurant *Terra* – “le meilleur italien de la région !” –, on l'a déjà lu dans les colonnes de *FF*. Fin 1991, la surprise était palpable sur le visage juvénile de JPP. Il n'en revenait pas et, trente ans plus tard, toujours

pas. C'était Noël un 12 décembre. “J'étais avec ma femme Florence à la maison. Je venais de me remarier. Elle ne savait pas ce qu'était le Ballon d'Or. Quand je le lui ai dit, elle m'a répondu : « Non, arrête, c'est pas possible ! » Je lui ai rétorqué : « Écoute, je suis aussi surpris que toi, nous allons attendre la confirmation. »”

“Mon objectif, c'était le Soulier d'Or”

Devant les tagliatelles aux truffes qu'il nous a conseillées, nous lui demandons ce qui lui faisait penser à une blague. Soudain sérieux, il explique : “Parce que je n'ai jamais joué pour être Ballon d'Or. J'y faisais à peine attention. Si rien n'est inac-

cessible pour un gamin, on ne peut pourtant pas l'avoir comme objectif. Ça me fait rigoler quand j'en entends certains qui veulent l'être. Ballon d'Or, on le devient. Parce qu'on joue dans un grand club, parce qu'il faut être bon, parce qu'on est international, parce qu'il faut jouer la Ligue des champions, parce qu'on gagne des titres. Tu ne peux l'être que dans des grands clubs. Marseille l'était, c'est clair.”

Cette idée n'a donc jamais germé avant. “À aucun moment, assène-t-il. Personne pour m'en parler et, de toute façon, à l'époque, mon objectif, c'était d'être Soulier d'Or. Meilleur buteur. Sauf que tu t'apercevais que, dans les dernières ...”



Jean-Pierre Papin avec
sa chienne Leya à Chartres.



Le "P-A-P-IN" cher aux *Guignols de l'info* a savouré le plaisir de recevoir, en 1991, le Ballon d'Or des mains de son idole d'enfance, Michel Platini. Une récompense individuelle qui couronnait un buteur hors pair sous les couleurs de l'Olympique de Marseille, notamment en Coupe des champions, comme ici avec Didier Deschamps et Basile Boli lors de la victoire au premier tour retour contre l'US Luxembourg (5-0).



... journées, les Portugais ou d'autres mettaient six buts deux fois de suite, etc. Donc, je me disais que ce serait bien, mais impossible. (*Il rit.*) Être le meilleur buteur européen, ça comptait. Des Souliers d'Or français, j'en ai trois, non, cinq ! Alors, je jouais un peu pour. L'objectif, c'était non seulement d'être champion mais aussi, à titre perso, meilleur buteur. Le Ballon d'Or, en revanche, c'est la plus belle surprise qui me soit arrivée de toute ma carrière."

99 points d'avance sur son dauphin

Sa victoire fut étincelante, sans partage. Comme il le dit : "Ça s'appelle l'unanimité." JPP totalise 141 points, Matthäus, Pancev et Savicevic, 42, fermez le ban. "Mais, lors de cette saison-là, je pense que c'était mérité, reprend-il. Avec l'OM, nous étions allés jusqu'en finale de Coupe des clubs champions européens (*victoire de l'Étoile Rouge de Belgrade, 0-0, 5 t.à.b à 3, dont celui, réussi, de Papin*), nous avons été champions de France, finalistes de la Coupe (*défaite contre Monaco, 1-0*). En équipe de France, nous avons fait carton plein pour la première fois dans les phases de poules, j'y avais marqué but sur but, des hyper beaux et des hyper impressionnants (*six en quatre matches éliminatoires du*

Championnat d'Europe en 1991). Mais, malgré tout ça, je ne m'attendais pas du tout à recevoir le Ballon d'Or. En fait, on ne peut pas s'y attendre."

"Je pense que je resterai le seul BO français dans un club français"

La suite reste pour JPP un enchantement, la découverte d'un monde quasi inconnu. En 1991, même si ses acteurs gagnent fort bien leur vie depuis peu, le football professionnel n'est pas encore la rutilante vitrine friquée d'un luxe débordant d'ostentation. Les médias sont rares, le portable fait à peine son apparition, l'ordi tel que nous le connaissons n'existe pas, les réseaux sociaux encore moins, les torses sont velus et les femmes de joueurs discrètes. Un autre monde, quoi...

Passer sur *Téléfoot* était une exception. Sur le plateau, JPP y rêvera tout éveillé. Entre-temps, les photographes André Lecoq et Alain de Martignac et le journaliste Patrick Lafayette, étaient descendus à Aix-en-Provence avec le bel objet doré :

Le classement de 1991

1. Jean-Pierre Papin (FRA, Marseille), 141 points
2. Lothar Matthäus (ALL, Inter Milan), 42 pts
 - Darko Pancev (YOU, Étoile Rouge), 42 pts
 - Dejan Savicevic (YOU, Étoile Rouge), 42 pts
5. Robert Prosinecki (YOU, Ét. Rouge/R. Madrid), 34 pts
6. Gary Lineker (ANG, Tottenham), 33 pts
7. Gianluca Vialli (ITA, Sampdoria Gênes), 18 pts
8. Miodrag Belodedici (YOU, Étoile Rouge), 15 pts
9. Mark Hughes (GAL, Manchester United), 12 pts
10. Chris Waddle (ANG, Marseille), 11 pts
11. Michael Laudrup (DAN, FC Barcelone), 7 pts
12. Rudi Völler (ALL, AS Rome), 5 pts
13. Txiki Begiristain (ESP, FC Barcelone), 3 pts
 - Stéphane Chapuisat (SUI, B. Dortmund), 3 pts
 - Bruno Martini (FRA, Auxerre), 3 pts
 - Paul McGrath (IRL, Aston Villa), 3 pts
 - Dean Saunders (GAL, Liverpool), 3 pts
 - Hristo Stoitchkov (BUL, FC Barcelone), 3 pts
19. Roberto Mancini (ITA, Sampdoria Gênes), 2 pts
 - Marco van Basten (HOL, AC Milan), 2 pts
21. Laurent Blanc (FRA, Naples), 1 pt
 - Guido Buchwald (ALL, VfB Stuttgart), 1 pt
 - Thomas Doll (ALL, Lazio Rome), 1 pt
 - Stefan Effenberg (ALL, Bayern Munich), 1 pt
 - Ruud Gullit (HOL, AC Milan), 1 pt
 - Gheorghe Hagi (ROU, Real Madrid), 1 pt
 - Guy Hellers (LUX, Standard de Liège), 1 pt
 - Alekseï Mikhaïlitchenko (URS, G. Rangers), 1 pt
 - Gianluca Pagliuca (ITA, Sampdoria Gênes), 1 pt
 - Gary Pallister (ANG, Manchester United), 1 pt
 - Dimitrios Saravakos (GRE, Panathinaïkos), 1 pt



Désormais entraîneur de Chartres, actuellement en National 2, Papin se souvient des personnes qui ont jalonné son parcours de footballeur, d'Alain Casanova, gardien de Marseille de 1990 à 1992, à qui il avait dédié son Ballon d'Or, à André Merelle, son entraîneur de l'INF de Vichy, en passant par Fernand Goyvaerts, son agent de Bruges sans oublier son épouse Florence (ci-dessous), toujours présente dans les moments délicats.



«Là, quand je l'ai vu sur la table, je me suis dit: «Voilà, quand même, c'est ça!» La remise fut un moment magique parce que j'ai retrouvé mes potes, ma famille, mon idole de jeunesse de foot qui était Platini et qui m'a remis le Ballon. C'était vachement symbolique. Je reçois un trophée juste extraordinaire et, autour de toi, tu as tous les gens que tu aimes. Ça, c'est magnifique! Il y avait aussi Raymond Kopa, donc les deux Ballons d'Or français précédents et moi je suis le seul BO français dans un club français. Et je pense que je le resterai. (Rires.) C'est vraiment un moment spécial dans la vie. Quand on est footballeur pro-

Un dimanche inoubliable: Téléfoot, cérémonie, resto sur les Champs, Crazy Horse..."



fessionnel, qu'on joue dans un club comme l'OM, avoir ce trophée-là dans ce club-là, c'est juste extraordinaire."

Alain Casanova, un guide au quotidien

L'éclat des yeux de Jean-Pierre Papin n'a pas changé. Il a aimé et aime encore ces moments inattendus, inouïs, de ceux qui vous font refaire le chemin en arrière, repenser à tous ceux qui ont compté. La surprise que ressentait JPP ne pouvait aller de pair avec une forme d'ingratitude.

Pas le genre: "Si je me souviens bien, le Ballon d'Or, je l'ai dédié à Alain (Casanova, gardien de Marseille entre 1990 et 1992) parce que je pense sincèrement – même encore aujourd'hui – que s'il n'avait pas été là... Il est le premier qui me soit venu à l'esprit parce que, tous les jours, c'était un tête-à-tête avec lui! Après l'entraînement: quarante-cinq minutes. Tirs, volées, tirs, volées. Et, même quand je n'avais pas envie, il me disait: «Allez, hier, j'en ai pris plein la gueule et pourtant, j'y reviens aujourd'hui!» Alain, c'était un copain de l'INF (Vichy). Quand j'y étais en première année, je jouais à ses côtés avec les troisièmes années. Quand nous nous sommes retrouvés à Marseille, il a accepté sans jamais rechigner de venir tous les

jours. Il était le numéro 2 derrière Gaëtan (Huard). Alain a été hyper important dans ce trophée car il a été mon guide, en fait. Mon guide de travail au quotidien. Il a joué le jeu. Ça aide!"

Casanova était présent sur le plateau, ce dimanche à 18 heures, présentation de Roger Zabel. Avec les joueurs de l'OM, les potes de l'INF (1981-1984), toute sa famille. Balançant entre joie enfantine et émotion, JPP revoit aussi l'Institut, Valenciennes, Bruges, en un éclair. Il dit à présent: "C'est la base. C'est ton histoire. S'il n'y a pas tout ça, l'histoire n'est pas la même. Reviennent en mémoire les gens qui ont compté, qui ont participé. Il y en a énormément. Mon entraîneur de l'INF André Merelle, mon agent de Bruges, Fernand Goyvaerts, aujourd'hui parti (décédé en 2004), hyper important dans la relation entre Valenciennes et Bruges; le coach de VA, Léon Desmenez, qui m'a fait vivre l'enfer durant une année. Quand j'y repense, s'il n'y a pas ça, peut-être qu'il ne se passe rien. Quand tu sors de l'INF, qui est un peu l'antichambre des centres de formation, tu te dis: «Je ne peux pas trouver plus dur.» Et là, tu tombes sur Desmenez, un entraîneur de la vieille école qui, avec son sifflet, t'enlève tes pensées genre: «Ça, je sais le faire, je ...»



... ne le ferai plus.» Et en fait, tu fais plus ! Ce sont des choses qui te font aller au-delà de ce que tu sais faire, de ce que tu as déjà fait et ça te permet d'avancer. Il y a aussi la fierté de mes premiers coaches quand j'avais 10, 11 ans. C'est un tout. En fait, ton Ballon d'Or te fait prendre un bain de jouvence énorme. Tu repenses à tout ce qui a été important. C'est comme les pros



Jean-Pierre Papin

Né le 5 novembre 1963 à Boulogne-sur-Mer. 1,76 m. Attaquant. International français (54 sélections, 30 buts).

Parcours

Joueur. INF Vichy (D3, 1981-1984), Valenciennes (D2, 1984-1985), FC Bruges (BEL, 1985-1986), Marseille (1986-1992), AC Milan (1992-1994), Bayern Munich (1994-1996), Bordeaux (1996-1998), Guingamp (D2, juillet-octobre 1998). **Entraîneur.** Strasbourg (L2, 2006-2007), Lens (2007-2008), Châteauroux (L2, 2009-2010), Chartres (N2, depuis 2020).

Palmarès

Coupe d'Europe des clubs champions 1991 ; Ligue des champions 1994 ; Coupe de l'UEFA 1996 ; Championnat d'Italie 1993, 1994 ; Championnat de France 1989, 1990, 1991, 1992 ; Coupe de France 1989 ; Coupe de Belgique 1986 ; Ballon d'Or *France Football* 1991.



Lors de la célébration quelques heures après avoir reçu le Ballon d'Or, Jean-Pierre Papin, le roi des "papinades" comme contre l'Espagne en février 1991, se retrouve dans un milieu étranger, le *Crazy Horse*. La saison suivante, en 1992, il côtoie à nouveau un univers qui n'est pas le sien, en arrivant à l'AC Milan presque comme un inconnu, "star parmi les stars, avec deux autres Ballons d'Or, Ruud Gullit et Marco van Basten".



sévères de l'école dont tu t'aperçois après coup qu'ils ont été essentiels dans ton évolution."

Au *Crazy Horse*, quelques heures plus tard, JPP n'est cependant pas dans son élément, "pas habitué à ce genre de festivités. J'étais avec ma femme, heureusement d'ailleurs... Ce sont de bons souvenirs car cela ne t'arrive qu'une fois. Mais tu n'en as pas conscience au moment où ça t'arrive. Tu es dans ton rêve, tu vis le moment présent et il faut en profiter. La veille de la cérémonie, nous jouons Caen à la maison (5-0). Le lendemain matin, nous partons dans un avion affrété avec tous les gens qui ont compté. Durant deux jours, j'étais dans un autre monde et je suis allé de surprise en surprise parce que je ne savais rien. Le resto sur les Champs, le *Crazy*, on t'y affiche ton nom pour toute la vie. Et aujourd'hui, le patron du *Crazy*, c'est mon voisin, là où j'habite, à Arcachon ! Il m'en parle encore ! Il m'a apporté des photos du BO avec les filles de l'époque !"

Le trophée sur la table basse du salon
Désormais, le Jean-Pierre "P-A-P-IN" cher aux *Guignols* fait partie du gratin, ne leur en déplaît. "Et c'est une grande fierté", reconnaît-il, en nous emmenant dans sa

villa voir le Ballon sur sa table basse autour de laquelle sa chienne Leya, magnifique setter anglais gris, monte la garde, comme consciente de son importance aux yeux de son maître.

"Je le regarde tous les jours. Je ne l'ai pas mis dans une vitrine mais à un endroit où je peux le voir. Donc sur cette table basse, ici à Chartres, et, à la maison (à Arca-

"J'espère sincèrement que Mbappé aura un Ballon d'Or. Il a tout pour en recevoir un, voire plusieurs"

chon), sur un piédestal, au milieu du salon. Comme ça, je ne peux pas le rater ! Je l'ai emporté avec moi à Chartres. Je voulais en faire profiter mes joueurs. C'est un objet très personnel mais que j'ai eu envie, à un moment, de partager. Quand je le leur ai montré, au départ, personne n'osait le toucher. Après, ils se sont tous pris en photo avec ! Il faut désacraliser. Je suis allé avec à l'OM, il y a quelques semaines, je l'ai présenté au Vélodrome, j'ai été halluciné de la manière dont ça a été perçu."

Pour les supporters marseillais, dans la longue histoire du foot, Papin brille comme

un diamant. "Tu regardes tous les noms qui passent chaque saison et, quand tu regardes le palmarès du BO, il n'en reste que trente (*quarante-quatre en fait*) ! Sur l'histoire entière du football, c'est juste incroyable. Et tu en fais partie. C'est très plaisant car c'est le but ultime : rester une icône. Mais tu ne joues jamais pour ça." Et, si cette fabuleuse distinction a changé

parfois le regard de l'autre sur lui – "davantage de respect" –, il n'a pas changé, lui. Parti à l'AC Milan la saison suivante, il s'y est retrouvé presque comme un anonyme, "star parmi les stars, avec deux autres Ballons d'Or, Gullit et Van Basten. Il faut prouver davantage, bosser, accepter de se faire rudoyer parfois. J'espère sincèrement que Mbappé en aura un. Il a tout pour en recevoir un, voire plusieurs. Mais, aujourd'hui, c'est plus compliqué." La conclusion lui appartient : "Ce trophée n'a jamais été un fardeau, bien au contraire : c'est la hotte du Père Noël !" ● J.-M. La.



Nom Dubois
Prénom Michel
Âge 72 ans
Pays Belgique

Média *La Dernière Heure-Les Sports*
Club préféré Club Bruges
Nombre de participations au jury du BO 35 (1980-2014)

Son "score" (nombre de fois où il a donné le vainqueur) 24/35

"PAPIN EST UN AMI DE LA MAISON"

"En 1991, je n'ai visiblement pas été le seul à avoir un petit faible pour Jean-Pierre Papin et à le placer en première position. Les critères du Ballon d'Or n'étaient pas tout à fait ceux d'aujourd'hui, la personnalité des joueurs intervenait sans doute davantage dans le jugement. Au-delà de ses remarquables derniers mois qui justifiaient sa première place, JPP incarnait pour moi un style qui correspondait parfaitement au Club Bruges, mon équipe favorite par laquelle il est passé (1985-86). D'emblée, il avait été très apprécié parce qu'il collait à la mentalité de l'institution et à sa devise: «Pas de gloire sans sueur.» JPP s'est fondu dans le moule et s'est battu comme un beau diable.

Depuis, Papin est définitivement considéré comme un ami de la maison. Même s'il n'a joué qu'un an chez nous, il figure parmi l'élite brugeoise. S'il téléphonait au club pour réserver une place pour un match, il serait immédiatement l'invité d'honneur. Parce que tout le monde a conservé un souvenir épanoui de son passage, ponctué de «papinades» et d'actions dénuées d'égoïsme. Et, si jamais Bruges devait établir son équipe type de tous les temps, je suis persuadé que Papin y figurerait à la pointe de l'attaque. Devant Daniel Amokachi, Mario Stanic ou

d'autres joueurs qui ont marqué l'histoire locale. Il serait privilégié. Son départ a été triste, évidemment, mais les Brugeois comprenaient fort bien qu'il était appelé à de plus hauts horizons.

On était contents de voir un joueur ayant germé à Bruges si bien réussir à l'OM et gagner par la suite un Ballon d'Or. D'autant que Papin faisait souvent allusion à sa carrière belge. Il était très reconnaissant. Quelques années plus tard, il est revenu. Il a été fêté et a

donné un coup d'envoi. Il faisait l'unanimité dans le pays, pas seulement auprès des Flamands, mais aussi des Wallons. La langue jouait beaucoup, mais Papin a toujours été suivi, même par les médias du nord du pays. Ils allaient parfois jusqu'à Marseille pour parler de lui.

Lors du vote, ce fut une évidence, au-delà des bons rapports que j'entretenais avec lui. Je l'ai placé tout en haut en toute conscience car je trouvais qu'il était l'un des meilleurs attaquants d'Europe. Il est logique qu'il devance Dejan Savicevic, Lothar Matthäus, car on privilégie souvent les purs buteurs, et Darko Pancev (*deuxièmes ex aequo*), qui ne possédait pas son aura. Il n'est pas dans le cercle des plus grands, mais je le placerais au deuxième échelon juste derrière Messi et Ronaldo." ● Théo Troude

"Je le placerais juste derrière Lionel Messi et Cristiano Ronaldo"





Dans le III^e arrondissement, les clients qui aiment le foot et l'OM ont déjà leurs habitudes.

UNE COUPE EN OR

Au cœur de la Belle de Mai, le quartier le plus pauvre de France, a surgi – sans l'autorisation de FF – l'institut de beauté "Ballon d'Or" qui rase (presque) gratis.

Par Théo Troude, à Marseille
Photos Laurent Le Crabe/L'Équipe

Non, l'élection du Ballon d'Or ne se tient pas qu'une fois par an. À Marseille, c'est tous les mois. Sauf qu'il ne s'agit pas de désigner le meilleur joueur, mais le meilleur coiffeur, l'employé modèle de ce salon "Ballon d'Or". Les quatre critères n'ont pas changé depuis l'inauguration de l'institut de beauté éponyme, le 1^{er} juillet dernier. "On choisit parmi nos quatre salariés celui qui coupe le mieux, se montre le plus régulier, le moins en retard et le plus attentionné envers la clientèle, détaille Neher, 29 ans, l'un des deux associés de ce salon qui propose également des soins pour le visage. La récompense, c'est une petite prime, sous la forme d'un pourcen-

tage sur le bénéfice mensuel de notre établissement."

Sans autorisation préalable de *France Football*, une réplique du trophée rayonne dans le III^e arrondissement, à l'angle de la place Caffo et de la rue Loubon. Sur l'artère principale de la Belle de Mai – quartier le plus pauvre de France en 2020 selon l'Observatoire de la pauvreté –, en face de l'église et du kebab *le Saphir*, impossible de manquer la grande enseigne argentée sur fond noir, aux éclats dorés.

Messi, tête de gondole

"C'était l'appellation idéale, ne se démonte pas Mouss, 28 ans, le second associé. On est des grands fans de football, des anciens joueurs amateurs. On ne s'est pas posé la moindre question quant au nom de l'institut. Parce que le Ballon d'Or récompense le meilleur joueur de football, on a voulu être le meilleur salon de coiffure. Et, forcément, il est normal que notre effigie (*Lionel Messi*) soit celui qui détient le record de victoires (*sept succès*). Bon, on a choisi notre emblème avant qu'il aille à Paris... C'est dommage, mais il reste une légende."

Lionel Messi, lui non plus, n'avait rien demandé ni autorisé. L'Argentin a été

incorporé partout sur la façade. Au centre d'un ballon doré, le visage du dernier vainqueur a même été incrusté dans les vitres et floqué sur les nouvelles tenues du personnel. "On a eu l'idée de mettre des polos avec le trophée sur la poitrine, et le prénom de l'employé juste en dessous, sourit Neher, qui est né à quelques mètres de là. C'est réservé pour le samedi et le dimanche, les jours où l'on accueille le plus de monde. On sort le maillot, on mouille le maillot. Et, comme ça, nos coiffeurs pourront eux-mêmes être qualifiés de Ballons d'Or."

Un mimétisme sauvage renforcé à l'intérieur par les trois copies du trophée, du petit modèle au format original, disposées sur les vitrines et les étagères. "Je les ai trouvées dans un magasin de déco, glisse Mouss, qui refuse catégoriquement d'être photographié pour – assure-t-il – laisser la lumière sur son affaire. J'ai décidé de tout ce qui est exposé ici." Les dorures s'étendent jusqu'aux cadres des ...



♦♦♦ miroirs, et un grand sticker du commerce trône derrière le comptoir. Seule la télévision, qui diffuse des clips des rappeurs locaux Jul et L'Algérino, a été épargnée. "Les week-ends et les soirs de Ligue des champions, l'écran sert quand même pour les matches de football, précise Neher. Quand il y a trop de monde, trop d'attente, on met aussi une PlayStation 5 à disposition."

Les jeunes sont attirés, comme les plus anciens. Notamment Mohamed, 64 ans, dont quarante-cinq passés dans le quartier. "Ils sont à la hauteur de la réputation du Ballon d'Or, martèle cet ancien handballeur semi-professionnel. Mouss est un ami d'école de ma fille et mes enfants viennent se faire coiffer ici. J'ai opté pour un dégradé classique, et ils coupent bien. De plus, je suis un ultra de l'Olympique de Marseille, eux aussi. On est vraiment dans l'univers du sport, ici. Les patrons arrivent même souvent habillés en survêtement du Barça, de l'AC Milan, de Chelsea... N'importe quelle équipe, sauf le PSG évidemment."

L'épilation à 5 euros

À l'origine de ce projet, les deux minots du III^e arrondissement étaient accompagnés d'un autre enfant de la Belle de Mai. Clément, alias Clems, est décédé en janvier, à 29 ans. Depuis, les amis ne pensent qu'à lui rendre hommage et à ce que leur identi-

"Les patrons arrivent habillés en survêtement de n'importe quelle équipe, sauf le PSG" Mohamed, un client



Coiffeurs, tondeuses et Lionel Messi, tel est le triptyque qui attend ceux qui viennent se faire rafraîchir la nuque ou dorloter le visage.

té commune se reflète dans l'entreprise. "On a toujours joué au football dans le quartier, et on a eu l'idée du salon parce qu'on allait chez le même coiffeur, un mec à l'ancienne, raconte Mouss. Il ne proposait pas de couleurs, ni des beaux dégradés ou des lissages... En plus de ça, il ne respectait pas le quartier et la vie de ses habitants. Il affichait des prix élevés, alors qu'on vit dans l'un des secteurs les plus pauvres de France." Toujours selon l'Observatoire de la pauvreté, 53 % de la population vit en effet ici sous le seuil de pauvreté (1102 euros), soit 25 000 personnes. Mouss et Neher visent à rendre l'endroit populaire, accessible, comme un lieu de rassemblement pour les habitants. Il y a toujours de quoi boire, gratuitement, dans un réfrigérateur près de l'entrée. À la carte des prestations, les épilations sont affichées à seulement 5 euros, la coupe à 10 euros.

Depuis l'ouverture, Khaled, tout juste la cinquantaine, se rend dans le salon une fois par semaine. "Comme ce sont des jeunes du quartier, des personnes sympathiques, beaucoup d'habitants les connaissent et viennent. On a d'autres coif-

feurs dans le quartier, mais, comme un lancement n'est jamais simple, on essaie de leur donner un coup de pouce."

Une rentabilité "pas folle"

En aidant le salon, les clients habitués ont aussi le sentiment de soutenir les jeunes salariés étrangers. Lors de notre venue, nous avons rencontré Serhat et Abdenour, qui ne parlent pas ou très peu français. Le premier, âgé de 27 ans, est arrivé du Kurdistan, une région partagée entre la Turquie, l'Irak, l'Iran et la Syrie. Le second, 19 ans, a quitté l'Algérie pour signer son contrat il y a trois mois seulement.

Cela participe au ciment social que veulent promouvoir Mouss et Neher. "Il y a quelques mois, on a décidé de rajeunir le salon, et on a voulu partager toutes les cultures, racontent-ils. Depuis cinq ans, il y a une grosse communauté kurde ici, qui passe par le « Ballon d'Or ». Les gars (de l'équipe) qu'on a aujourd'hui sont venus à nous, et c'est pour cela qu'on a un Kurde, un Turc et des Maghrébins. Ils se débrouillent bien, sont sympas et ont un bon contact avec la clientèle." Après pratiquement neuf mois d'existence, l'ins-



Chaque mois, Krime, Abdenour, Serhat et Serdat (de gauche à droite, sur la photo ci-contre) rivalisent d'adresse, de style et de convivialité pour décrocher une prime dans ce salon où le matériel est désinfecté par le feu. Question d'hygiène... et de spectacle.



titut se développe grâce aux réseaux sociaux – surtout Snapchat –, avec la réalisation de vidéos, grâce notamment à un drone. Voir le salon gagner en stabilité relève de l'exploit pour ces novices de l'esthétique. "Je ne m'étais jamais intéressé à la coiffure avant, admet Mouss. Je faisais de la finance de marché, et je continue. J'ai investi énormément d'argent dans notre établissement, la rentabilité n'est pas folle, mais ce qui est bien, c'est qu'on a géré ça nous-mêmes." Neher a lui aussi gardé son emploi de veilleur de nuit dans la sécurité incendie. Les deux potes dirigent l'entreprise à leur manière, sans s'attribuer de rôle définitif. "Je suis Mascherano, il est Puyol", s'amuse Neher. Et ils apprennent sur le tas.

Après avoir ajouté le lissage brésilien à leurs prestations, les associés proposent désormais le soin hydrafacial. "C'est une machine pour enlever tous les points noirs et redonner vie à la peau du visage, explique Mouss. C'est conseillé par la Clinique des Champs-Élysées, une référence en ce domaine." Pour améliorer la qualité de ce service proposé à leur clientèle, le binôme a même envoyé son personnel en forma-

"Si quelqu'un veut faire des soins mais n'a pas trop les moyens, il sait qu'ici, il peut se le permettre" Neher, l'un des associés

tion et arbore fièrement les diplômes obtenus depuis. Cette prestation de trente minutes, qui coûte généralement 180 euros, est ici tarifée 40 euros. "C'est le résultat des voyages de Mouss, explique Neher. Il est allé en Turquie, à Dubaï... Et il s'est inspiré de ce qui se fait là-bas, il s'est demandé pourquoi on serait obligés de partir pour avoir tout ça. On a voulu rendre l'inaccessible accessible dans le quartier. Si quelqu'un veut faire des soins mais n'a pas trop les moyens, il sait qu'au « Ballon d'Or », il peut se le permettre."

Objectif Guendouzi

Une approche qui peut expliquer l'affluence de gamins jouant au football dans les petits clubs alentour. "Souvent, on nous demande des couleurs, des coupes de cheveux étonnantes et peroxydées", rapporte Mouss. "Les boss doivent suivre la mode, confirme Khaled, l'un des clients les plus fidèles. Certains veulent des dessins,

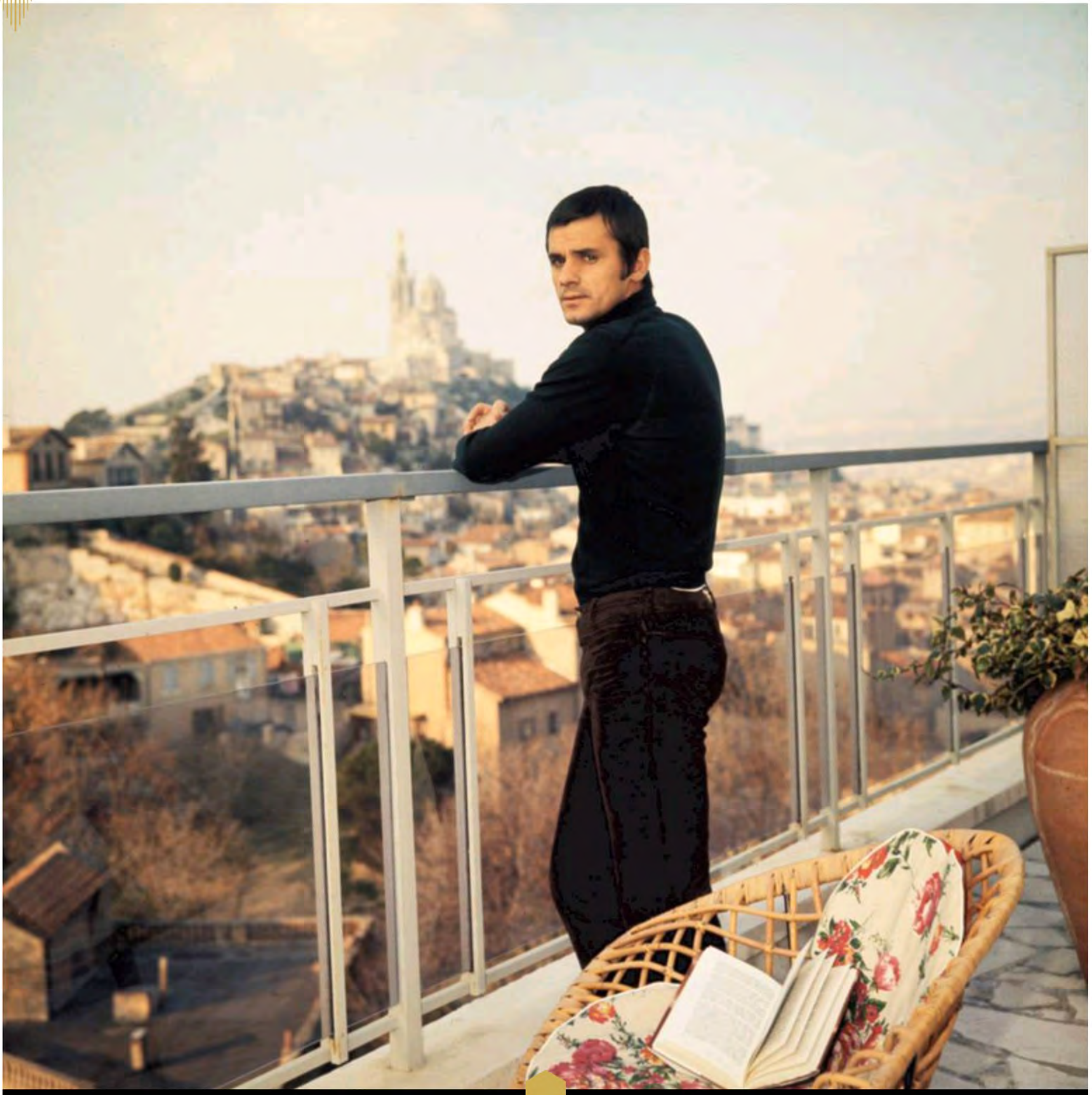
des traits, des Z, les coiffeurs doivent sans cesse se mettre à jour. S'ils ne peuvent pas offrir ça, les minots vont voir ailleurs."

Pour continuer à faire rêver, le salon se transforme parfois même en salle de spectacle. La désinfection du matériel est ainsi désormais effectuée par le feu. "On cherche à recruter un cinquième employé, voire un sixième pour chapeauter le tout", s'emballe Neher. L'objectif sera surtout de concurrencer « Lorenzo Styl », salon attiré des joueurs de l'Olympique de Marseille, dans le V^e arrondissement. "On reçoit déjà plein de joueurs de l'Athlético Marseille (N3), d'Aubagne (N2), mais, dès que l'été sera fini, que tout sera en place, on visera encore plus haut." Pour y parvenir, des rapprochements avec certains joueurs de l'OM vont être amorcés. "J'ai des collègues qui connaissent Mattéo Guendouzi, assure Mouss. Ce n'est pas compliqué d'y arriver. Vous verrez dans quelques mois..." Et pourquoi pas Jorge Sampaoli? ● T. T.



BALLON D'OR

Pas trop cliché



L'ENVOL DE L'AIGLE DALMATE

Arrivé pour de bon, quelques mois plus tôt à Marseille après un intermède de deux saisons à Hanovre, Josip Skoblar, ici en décembre 1970, n'a pas mis longtemps avant de planer sur la Canebière et toute la Première Division. Il y glanera deux titres de champion (1971 et 1972), une Coupe de France (1972), mais surtout trois couronnes de meilleur buteur (1971, 1972 et 1973), dont la première, assortie d'un total ébouriffant de 44 buts (sans les penalties), lui vaudra une sixième place au BO 1971, à égalité avec Gerd Müller.

78



JUSQU'AU 17 AVRIL

les politiques et le sport



vente exclusive de nos plus belles photos
sur unes-et-photos.lequipe.fr

la boutique des Unes et photos

L'ÉQUIPE





MAINTENANT QUE VOUS L'AVEZ LU, VENEZ LE VIVRE.



**DIMANCHE
10 AVRIL**



**MERCREDI
20 AVRIL***



**DIMANCHE
1 MAI**



**SAMEDI
21 AVRIL***

**RÉSERVEZ VOS PLACES
SUR OM.FR**



*DATES NON DÉFINITIVES